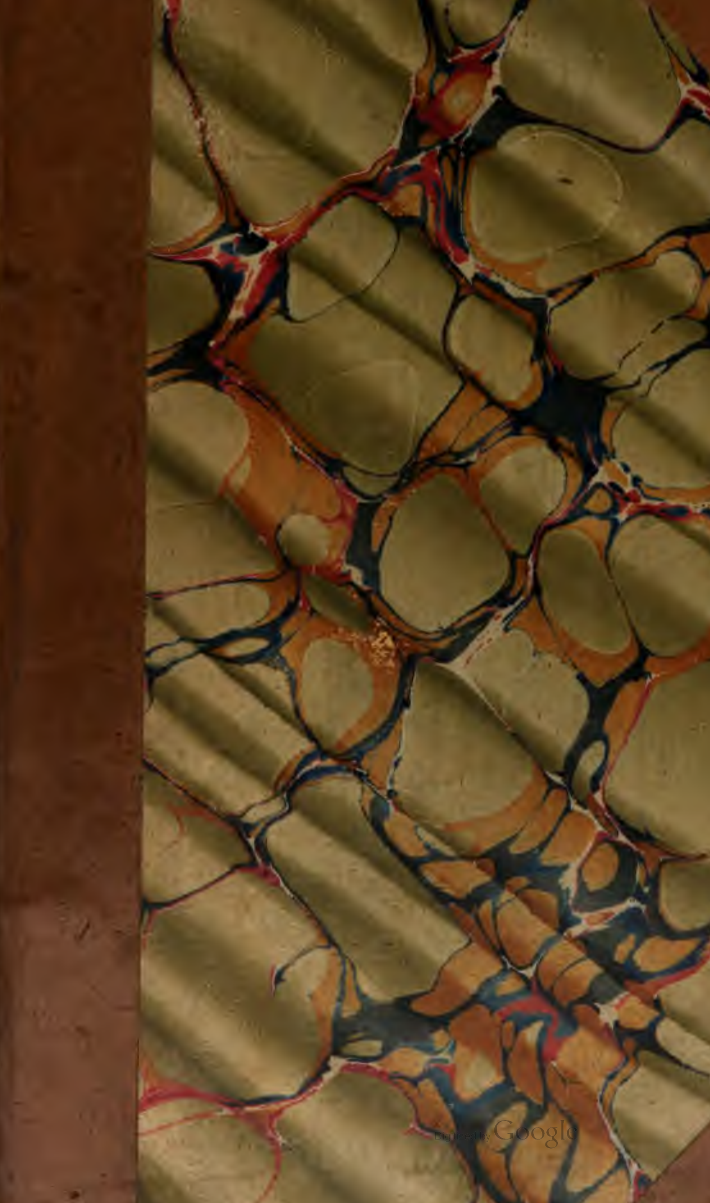
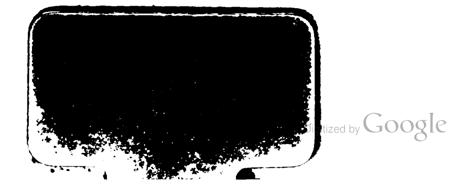




Joseph Neeld



DOUZE NOUVELLES,

par Madame Is. de Montolieu,

pour servir de suite

A SON RECUEIL DE CONTES.

TOME SECOND.



A PARIS,
chez J. J. Paschoud, Libraire,
rue Mazarine, N.° 22,
ET A GENEVE,
chez le même Imprimeur-Libraire.
1812.

LES DOUZE NOUVELLES.

CINQUIEME NOUVELLE.

ELIZA ET ALBERT.

ANECDOTE SUISSE.

Dans une petite ville de la Suisse, célèbre par ses manufactures de mousseline, étaient réunies plusieurs familles, dont les intérêts pécuniaires, le parentage, ou les plaisirs de la société rendaient l'union très-intime. Plusieurs d'entr'elles ayant des affaires importantes dans différentes places de l'Europe, on envoyait de tems en tems un des individus de ces familles faire des voyages dans ces divers pays; il était chargé des intérêts communs;

et la confiance mutuelle donnait une tranquillité parfaite sur la conduite et la probité du voyageur.

Dans le nombre de ceux qui méritaient le mieux cette confiance et l'estime de leurs concitoyens, ainsi que leur reconnaissance, on distinguait deux hommes, dont les talens, la probité et l'activité avaient été extrêmement utiles à leur patrie ; ils avaient acquis tous les deux une fortune considérable, dont une partie avait été employée à rendre service à ceux qui en avaient eu besoin, et au soulagement des malheureux. Tous les deux étaient veufs et intimément liés. M. Ulrich Mesner avait fait plusieurs voyages aux Etats-Unis d'Amérique, tant pour son propre compte que pour celui de quelques négocians de S. G... ; il s'y était marié et comptait

s'y fixer, mais ayant perdu sa femme, il éprouva le désir, naturel aux Suisses, de retourner dans son pays. Il revint donc dans sa ville natale avec deux filles. L'aînée avait douze ans et se nommait Elisa; sa cadette, la petite Lucy, n'en avait que quatre. Il retrouva une sœur non mariée, Mlle. Gertrude Mesner, aimable et intéressante personne, entre deux âges: transportée de joie de revoir un frère chéri et deux charmantes nièces, elle vint tenir son ménage et servir de mère à ses filles, et se promit bien de ne jamais les quitter. L'autre de ces Messieurs se nommait Christian Elman; son ambition avait été de perfectionner les manufactures, principale source du commerce de S. G... Dans ce but, il avait fait plusieurs voyages en Angleterre, et il avait

réussi au-delà de ses souhaits. Depuis maintes années il vivait tranquille chez lui, cultivant des fleurs, dirigeant ses nombreux ouvriers et ses ingénieuses mécaniques, et jouissant du fruit de ses travaux, moins pour lui-même que pour un fils unique et adoré, qui faisait sa gloire et ses délices, à qui il voulait laisser son bel établissement et sa grande fortune, laquelle s'augmentait tous les jours : sa femme était morte en mettant cet enfant au monde, après un an de mariage. M. Elman, jeune encore, avait résisté aux sollicitations de ses amis et à son propre désir, et n'avait jamais voulu la remplacer. Son cher Albert fut sa consolation et suffisait à son bonheur; vif, aimable, gai, de la plus intéressante figure, Albert Elman se faisait aimer de tout

le monde, et méritait à tous égards la tendresse passionnée de son père.

Celui-ci ne négligea rien pour son éducation, leur petite ville offrant peu de ressources pour cela. Albert fut mis de bonne heure en pension dans une ville du pays de Vaud ; ce bon père se priva du plaisir de le garder auprès de lui, dans cet âge où chaque moment est une jouissance pour des parens, où ils voient tour-à-tour se développer l'intelligence, la raison, les talens de leurs enfans, et où ils en jouissent bien mieux que lorsque l'âge des passions est arrivé. Mais M. Elman fut bien dédommagé de ce sacrifice quand son cher Albert revint sous le toit paternel à dix-sept ans, doué de tout ce qui pouvait flatter l'orgueil et le cœur d'un père. L'aimable enfant était de-

venu un charmant jeune homme, et ne laissait rien à désirer pour son âge. M. Elman en jouit pendant une année, qui fut employée à le mettre au fait de ses affaires commerciales et de ses beaux métiers de mousseline, et le jeune homme saisit tous ces détails avec une extrême intelligence. Il prit ensuite sur lui de s'en séparer encore pour l'envoyer chez un parent qu'il avait à Lyon, à la tête d'une grande maison de banque. Il faut qu'il apprenne à connaître le monde, disait cet excellent père; mais peut-être qu'il se faisait illusion, et que, dans le vrai, il avait encore plus d'envie de produire son fils dans le monde, que de faire connaître le monde à son fils. Il jouissait d'avance de ses succès et de l'étonnement où l'on serait à Lyon de voir sortir d'une petite ville de

Suisse un jeune homme aussi accompli à tous égards que son cher Albert.

Albert partit donc, et passa une année et demie dans cette grande ville commerçante, où l'instruction et les plaisirs partagèrent sa vie. La famille dans laquelle il fut placé, était propre à tous égards à lui rendre son séjour agréable ; un homme estimable, franc et bon, le reçut comme son fils ; une femme charmante, et pour la figure et pour l'esprit, l'accueillit avec les grâces qui distinguent les Françaises. Tout autour de lui ne respirait que bonheur et séduction ; il s'y livra sans en abuser, ses idées s'étendirent, son esprit se développa ; son cœur éprouva des émotions nouvelles et délicieuses ; il croyait vivre dans un monde enchanté, et chaque lettre qu'il écrivait à son père expri-

mait avec plus de feu, et le bonheur dont il jouissait et sa reconnaissance de le lui avoir procuré. Contre l'ordinaire des jeunes gens, qui goûtent pour la première fois la douce ivresse du plaisir et de la dissipation, elle ne lui fit pas oublier son père, ni négliger de lui écrire régulièrement toutes les semaines, et le bon M. Elman pleurait de joie en recevant les lettres de son fils chéri, en lisant combien il était heureux et en voyant qu'il méritait de l'être; car son bonheur même, sa gaîté, la franchise avec laquelle il parlait à son père de ses plaisirs et de ses sensations nouvelles, prouvaient qu'elles ne coûtaient rien à ses mœurs, et qu'il était content de lui-même. Insensiblement sa tête se calma, son style devint plus suivi, plus réfléchi, il fit moins de descriptions et raisonna

mieux sur ce qu'il voyait et sur ce qu'il entendait ; quelquefois même on aurait pu remarquer dans ses lettres une légère teinte de mélancolie, mais elle n'était pas assez marquée pour alarmer M. Elman ; il n'y vit que le développement de la raison et du jugement de son fils, et, à la demande de celui-ci, ce bon père consentit à le laisser encore quelque-tems là où il se trouvait si bien.

Deux années s'étaient écoulées, et M. Elman, qui trouvait cette absence longue, songeait à rappeler son fils auprès de lui, lorsqu'il en reçut une lettre datée de Genève, par laquelle celui-ci lui mandait qu'il était en route pour revenir à S. G.., M. Elman fut d'abord trop occupé de sa joie pour réfléchir à la singularité de ce retour inattendu ; dans une lettre pré-

cédente, arrivée il n'y avait que huit jours, son fils lui parlait avec transport du bonheur dont il jouissait dans une maison de campagne délicieuse, où il avait passé quelque tems avec la société la plus aimable. « Je serai trop » heureux, lui disait-il, si mon père » pouvait en faire partie, si je pouvais » le réunir à des amis avec qui je » voudrais passer ma vie; peut-être » une fois ce vœu de mon cœur se » réalisera ; en attendant, je remercie » le meilleur des pères de me permet- » tre de prolonger mon séjour, etc. » Sans doute, pensait M. Elman, qu'il n'a pu supporter plus long-tems d'être séparé de moi, et que je lui suis bien plus cher encore que ces amis qu'il quitte pour me rejoindre : l'amour filial et celui de la patrie l'auront emporté sur des plaisirs étrangers. Ah !

combien je suis plus heureux de ne devoir qu'à sa volonté, qu'à son sentiment, ce retour que sa complaisance et sa docilité m'auraient accordé! C'est dans ces douces pensées que M. Elman attendait son fils. Il arriva; après les premiers instans donnés à la tendresse, les seconds furent pour l'examen, et l'amour paternel n'eut qu'à s'applaudir. Albert avait beaucoup grandi; toute sa figure avait pris de la consistance et quelque chose de plus mâle; il était ce qu'on appelle en tout pays un très-beau garçon, mais il était plus que beau; il avait de la grâce dans les mouvemens, de la noblesse dans l'attitude, de l'aisance dans les manières, sans la moindre apparence de fatuité; son langage était pur, simple et dégagé de toute affectation; enfin Albert,

pour le peindre en deux mots, réunissait, ce qui est bien rare, l'élégance française à la bonhommie, à la simplicité d'un suisse allemand.

Une seule chose diminua la joie du bon père. Albert avait une pâleur, un abattement qui semblait annoncer une santé languissante ; les questions les plus tendres, les plus pressantes lui furent prodiguées : il tranquillisa son père et l'assura qu'il n'était que fatigué, ayant voyagé sans s'arrêter. Lorsqu'il fut reposé il ne reprit pas ses belles couleurs ; mais comme il ne se plaignait point, on s'accoutuma à sa pâleur ; d'ailleurs il reprit ses études : il soulageait son père dans ses occupations. Pendant que celui-ci cultivait son parterre, Albert surveillait les ouvriers en mousseline, et la vie allait son cours ordinaire.

Cependant cet abattement que M. Elman avait remarqué le jour de son arrivée, loin de cesser, paraissait plutôt augmenter. Albert se refusait opiniâtrement aux parties de plaisirs que tous les bons habitans de Sains-G.. voulurent lui donner pour célébrer son arrivée. Malgré ses efforts pour paraître gai, il tombait quelquefois dans des accès de tristesse d'où il ne sortait que par secousses, pour retomber plus triste encore. Son père pensa qu'il avait eu quelque petit chagrin de son âge, quelque attachement de cœur à Lyon, ou bien qu'il regrettait un genre de vie plus animé et plus varié; mais ne voulant pas forcer sa confiance, ni donner de l'importance à son secret, il attendit du tems et de la légèreté de vingt ans le changement des dispo-

sitions de son fils, et, sans le tourmenter ni de questions, ni de reproches, il chercha, sans qu'il s'en aperçut, à lui procurer toutes les distractions qui étaient en son pouvoir.

C'était de la famille de son ami Mesner qu'il attendait les plus puissantes. Après son fils et ses fleurs, Mlle. Gertrude Mesner était ce qu'il aimait le mieux. Pendant la première absence d'Albert, il eut même une fois la grande envie de rompre, en sa faveur, son vœu de veuvage, et de lui offrir sa main et le partage de sa fortune. M. Mesner était alors encore en Amérique, et peut-être n'aurait-elle pas refusé l'homme le plus riche et le plus considéré de la ville; mais sans doute ce mariage n'était pas écrit dans le livre des destinées; le frère, les nièces, le fils arrivèrent,

et les sentimens et les dispositions prirent une autre tournure ; M. Elman ne fut plus que le père d'Albert, et Mlle. Gertrude que la tante, ou plutôt la mère d'Elisa et de Lucy. On en resta de part et d'autre aux termes d'une véritable estime, d'une tendre amitié, et au désir secret de former une autre union entre les deux familles, par le mariage d'Albert et d'Eliza. Elle n'avait alors que seize ans, et on lui en aurait à peine donné treize, tant elle était petite, mince et peu formée ; ses traits fins et délicats se remarquaient peu sur un visage maigre et allongé ; ses yeux noirs étaient grands et veloutés, mais ils manquaient d'expression, elle les tenait presque toujours baissés par timidité, et son teint, assez brun et presque sans couleur, ne les animait

pas. Telle était Elisa à l'extérieur, quand Albert, qui ne la connaissait point encore, arriva de Lyon : accoutumé à la vivacité des jeunes Lyonnaises, il regarda à peine celle que son père lui présentait comme *une amie*, et soupira profondément en entendant ce mot qui lui rappelait bien des choses. Pour le monde entier il n'aurait donné ce titre à aucune femme, et moins encore à la petite fille insignifiante et gauche, qui lui paraissait même dépourvue des agrémens de son âge, et de cette aimable étourderie, qui prête tant de grace à la première jeunesse; Elisa paraissait plutôt indolente et froide, mais elle était douce et bonne, elle avait un cœur droit et sincère, elle était très-appliquée à ses leçons, et promettait d'avoir des talens dis-

tingués pour la musique et la peinture. Sa tante l'aimait avec idolâtrie; Elisa le lui rendait si bien, qu'elle ne croyait pas qu'il fût possible d'aimer jamais personne autant que cette tante chérie; mais la pauvre enfant sentit bientôt, pour son malheur, qu'il y avait encore dans son cœur une place, et une très-grande place pour un autre objet que sa tante, et sa jeune sœur Lucy, qu'elle aimait aussi tendrement.

La liaison intime des deux pères amenait chaque jour des occasions de se voir, que le triste Albert ne pouvait pas toujours éviter. Dans les petites villes on a moins de moyens de se soustraire aux habitudes et aux rassemblemens de famille. M. Elman avait sans cesse quelque commission, quelque chose à faire dire soit à son

ami Mesner, soit à M.lle Gertrude, et toujours il en chargeait son fils. Les plus belles fleurs de son parterre, les meilleurs fruits de ses espaliers, étaient arrangés par lui-même avec soin dans un joli panier, et destinés à son ancienne amie (c'est ainsi qu'il appelait M.lle Gertrude), et c'était toujours Albert qu'il chargeait de les porter. Le jeune homme y alla d'abord pour obéir à son père, mais la manière dont il fut reçu lui donna bientôt le désir d'y retourner: partout ailleurs on le plaisantait sur sa tristesse, on le tourmentait pour le distraire, on le voulait forcer de s'amuser et d'être gai; et c'est la manière la plus sûre d'augmenter une disposition mélancolique. Chez M. Mesner, au contraire, on n'avait pas l'air de s'en apercevoir, on lui

témoignait de l'amitié, de l'intérêt, mais non pas une pitié qui embarrasse, ou une ironie qui blesse; on ne lui faisait ni questions, ni railleries; il pouvait à son gré garder le silence, ou diriger l'entretien sur le sujet qu'il préférait; on ne lui proposait aucune distraction, mais elles se présentaient si naturellement, qu'il s'y laissait entraîner. Tantôt c'était une partie d'échecs avec le papa Mesner, qu'il faisait très-souvent mal, et c'est un plaisir auquel les joueurs d'échecs ne sont jamais insensibles: tantôt c'était une lecture intéressante ou instructive, que M.lle Gertrude le priait de faire à elle et à sa nièce pendant qu'elles travaillaient; il n'y prêtait pas d'abord une grande attention, et il lisait machinalement les premières pages; mais une ré-

flexion fine ou profonde de l'aimable tante, ou bien une question naïve de la jeune nièce, le ramenaient à la lecture et y donnaient de l'intérêt. Quelquefois aussi un trait, une situation frappait son cœur, et réveillait en lui des souvenirs; alors un son de voix tremblant et même quelques larmes trahissaient son émotion, toujours partagée par Elisa, et dont la tante n'avait pas l'air de s'apercevoir. Dans d'autres momens la jeune personne se mettait au clavecin, ou prenait sa guitarre, et chantait quelques romances nouvelles, qui produisaient souvent le même effet que la lecture; et plus d'une fois, en chantant avec elle, Albert fut obligé de s'interrompre. Alors il s'asseyait dans un coin reculé, appuyait sa tête sur le dossier

d'une chaise, posait la main sur ses yeux, et son imagination le transportait, bien loin de là, dans les lieux où il avait entendu le même chant, les mêmes paroles, modulées par une autre voix; mais celle d'Elisa, moins brillante et plus touchante, lui faisait une espèce d'illusion, dont il sortait bientôt avec un profond soupir; il prenait alors son violon, dont il jouait assez bien; entraîné par le charme de la musique, il accompagnait Elisa, et pendant quelques momens, il lui semblait que son ame se reposait de ses peines, et retrouvait un peu de force pour supporter le reste de la journée et le poids de la vie. Il revenait donc chaque jour, par le besoin d'éprouver cet effet et par habitude. Lorsque son père oubliait de lui donner le

bouquet de fleurs ou le panier de fruits, qui lui servait de prétexte pour se présenter le matin, il les lui demandait ou les cueillait lui-même; mais il les offrait également à la tante, à la nièce, ou même au père, qu'un long accès de goutte, à laquelle il était sujet, retenait chez lui. C'était encore une occasion d'y retourner dans la soirée, et de se dispenser des sociétés et des rassemblemens de jeunesse, dont la gaieté l'importunait. M.lle Gertrude ne quittait jamais son frère, mais souvent Elisa était obligée, bien malgré elle, d'aller chez une parente, chez une amie, quoiqu'elle eût préféré mille fois d'être auprès du fauteuil de son père, avec sa bonne tante et son cher Albert. L'ingrat s'apercevait à peine de son absence; il l'aimait

comme une bonne enfant qui le laissait tranquille, et ne voulait pas l'obliger à rire et à danser, ainsi que ses folâtres compagnes: mais, si on lui avait demandé de quelle couleur étaient les yeux d'Elisa Mesner, il aurait été fort embarrassé de le dire, tant il l'avait peu regardée. S'il avait une préférence, elle était pour la bonne tante Gertrude, dont l'esprit fin et judicieux et l'aimable indulgence l'intéressaient et le mettaient à son aise; il l'aimait et la respectait comme une mère, et plus d'une fois ayant renoncé au bonheur pour son propre compte, il forma le désir que son père assurât le sien propre en s'unissant à cette aimable personne. Il eut souvent le projet de lui en parler, et de s'assurer de son consentement, avant

d'engager son père à le demander lui-même ; mais il sentait que cet entretien, où il voulait déclarer qu'il renonçait au mariage, amenerait la confidence de l'état de son cœur, et comme cela était inutile, il préférait de se taire. Il résulta de ce combat qu'il eut souvent l'air d'avoir un secret à confier à Mlle Gertrude, et quelque chose à lui demander, qu'il n'osait pas articuler. Elle était à mille lieues d'imaginer qu'il songeât à la marier avec son père. Elle-même, et son frère, et sur-tout M. Elman, interprêtèrent la conduite et les assiduités du jeune homme comme ils le désiraient tous. Ennuyé et sérieux partout où il allait, il ne retrouvait un peu de sérénité que chez les Mesner, il cherchait à plaire à la tante, dont il aimait la

nièce ; il soignait le vieux père goutteux, donç il aimait sa fille ; et personne ne mit la chose en doute.

Le jour de naissance d'Albert s'approchait, il entrait dans sa vingt-deuxième année, Elisa en avait près de dix-sept ; M. Elman résolut de fêter ce jour, en présentant à son fils sa jeune amie comme son épouse : il se fit une joie extrême de sa surprise et de son bonheur. Il demanda, dans toutes les formes, à son ami Mesner la main de sa fille, en l'assurant que son Albert l'aimait passionnément : il obtint une réponse favorable, et prépara tout pour ce qu'il croyait de bonne-foi devoir assurer à jamais la félicité de son fils, et le fixer près de lui. « Enfin, disait cet excellent père en se frottant les mains, je ne verrai plus de nuages

sur ce front chéri, et tout autour de moi sera heureux et content. »

Ce beau jour arriva. Albert qui n'aimait pas les fêtes, et surtout la sienne, et qui s'était aperçu de quelques préparatifs, se leva plus triste encore qu'à l'ordinaire. « Voilà donc, pensait-il en s'habillant, vingt et un ans que je suis dans ce monde, et déjà il a perdu pour moi tous ses charmes ! mon cœur, flétri avant même d'avoir connu le bonheur, pense avec terreur combien d'années encore il lui reste à battre si douloureusement, sans espérance, et sans autre désir que celui de voir finir une existence à peine commencée : ah ! que ce jour de naissance qu'on s'apprête à fêter, n'est-il pas plutôt celui de la mort du malheureux Albert ! » Il s'approcha de la fenêtre,

et vit, au travers de sa jalousie, tous les ouvriers de la fabrique de mousseline de son père, occupés dans le jardin, et ce bon père lui-même, en robe de chambre et en bonnet de nuit, qui les dirigeait; il comprit d'abord qu'il était le but de tout ce travail, et touché, comme il devait l'être, de cette attention paternelle, il se promit bien de ne pas troubler la joie de cet excellent père, et de cacher de son mieux le sentiment de tristesse dont son ame était oppressée: il voulut aussi lui laisser le plaisir de lui faire une surprise, et il se garda bien d'ouvrir sa jalousie, qui lui permettait d'observer, sans être aperçu, ce qu'on lui préparait; et ce qu'il vit l'étonna étrangement.

M. Elman avait fait apporter plu-

sieurs des plus belles pièces de mousseline brodée de la fabrique ; il avait choisi celles dont le dessin était le plus riche, le plus nouveau et le tissu le plus fin, et, par son ordre, on en dressait une tente, qui était toute préparée, et qui fut bientôt montée ; elle était en entier de mousseline qu'on arrangeait en festons et en draperies élégantes. Pendant ce tems M. Elman fauchait sans miséricorde ses plus belles fleurs, dont des ouvrières composaient des guirlandes. Albert ne put s'empêcher de sourire : mon père, pensa-t-il, me fête comme si j'étais une jolie femme ; cette mousseline, ces fleurs, sont un singulier hommage pour un grand garçon de vingt-un ans. Une idée touchante se présenta à son esprit. M. Elman attachait un très-grand prix à ses mousselines,

sources de sa fortune et de sa réputation ; il n'avait rien épargné pour les porter au plus haut point de perfection ; elles rivalisaient avec celles de l'Inde, et il était très-fier de leur succès ; il l'était aussi des belles fleurs qu'il cultivait lui-même avec soin ; il adorait son fils par-dessus tout, et sans doute il avait voulu réunir dans ce jour tout ce qu'il aimait, tout ce qui faisait son bonheur et sa gloire.

Cependant les fleurs s'arrangeaient par les ordres de M. Elman, et formaient, de tous les côtés de la jolie tente blanche, le chiffre d'un *A* et d'un *E* entrelacés ; c'étaient les deux initiales des noms de baptême et de famille d'*Albert Elman*. Il ne porta pas plus loin sa pensée ; et le nom d'Elisa ne s'y présenta pas une seule fois ; mais tout-à-coup un autre nom,

un autre souvenir vint le frapper : Emilie, Emilie ! s'écria-t-il douloureusement, ainsi nos noms, nos sorts, notre vie, devaient être unis. Ah! mon père! pourquoi votre bonté, votre tendresse me retracent-elles ainsi un bonheur perdu sans retour ? Il sortit de son sein un médaillon en cheveux, sur lequel était tracé le même chiffre avec lequel on décorait le pavillon. « Je suis puni de ma faiblesse, s'écria-t-il encore ; depuis long-tems j'aurais dû abandonner ce gage d'un amour si indignement trahi. » Il le détacha, le jeta dans un coin de son bureau, et s'éloigna de la fenêtre pour ne plus voir cet *A* et cet *E* unis ensemble par des liens de fleurs, et frémissant du moment où il faudrait les retrouver. Il se jeta sur un sopha au

fond de la chambre, et resta là près d'une heure la tête appuyée dans sa main, et livré à ses cruels souvenirs. Le pas de son père, qui montait très-vîte l'escalier, le tira de sa rêverie; il se leva et fut frappé de l'obscurité de sa chambre, et d'un très-grand bruit d'orage : le ciel qui paraissait serein au lever du soleil, s'était insensiblement couvert de nuages. Ces transitions subites de l'atmosphère sont fréquentes dans les pays de montagnes et dans le voisinage des lacs. Un orage violent s'était déclaré, la grêle et la pluie tombaient par torrens sur le charmant édifice de mousseline, le vent arrachait et dispersait les guirlandes de fleurs et les chiffres, et le bon M^r. Elman, désespéré de la destruction de son ouvrage, voulait au moins que son fils en vît les tristes

restes. Est-ce qu'il n'y a rien au monde de plus cruel, lui dit-il en entrant? non, Albert, tu n'as de ta vie rien vu de plus délicieux; à présent tout est inondé, tout est abîmé, mais tu pourras encore en avoir une idée. Tiens, regarde, dit-il en ouvrant une jalousie qu'une bouffée de vent referma an moment même; mais il en vit assez pour que sa peine fût redoublée. Ses belles mousselines à jour, agitées au gré des vents, s'accrochaient aux branches des arbres, en étaient arrachées, et déchirées en mille pièces; on en voyait voltiger des lambeaux pêle-mêle avec des fleurs, dont le sable du jardin était jonché; il n'y avait plus un seul *A* ni un seul *E* qui fussent reconnaissables. Ce n'était pas ce qu'Albert regrettait, mais il était affligé du

chagrin très-violent de son père. Tout, tout est détruit, s'écriait-il en se promenant à grands pas dans la chambre. — Votre Albert vous reste encore, lui disait son fils en pressant ses mains; mais hélas! pensait-il sans le dire, et lui aussi est frappé par l'orage!

Ah! si seulement Mlles Mesner avaient pu voir ce pavillon, s'écriait M. Elman! je le leur conterai, mais ce n'est pas la même chose. Quel plaisir je me faisais de te placer à côté d'Elisa sous cette tente de mes plus superbes mousselines! Elle en aurait fait après sa robe de noces; car je le défie d'en avoir de plus belles, quand elle les ferait venir de Vizapour. — Enfin, nous lui en ferons d'autres, mais c'est bien dommage. Et mes roses du Bengale, et

mes hyacinthes de Harlem, et mes anémones de Tripet! Maudite pluie! maudit orage qui est venu gâter le plus beau jour de ma vie! Mais je ne crois pas aux augures, ni toi non plus, Albert, n'est-ce pas? Cet orage ne veut rien dire, et jamais il n'y en aura entre toi et ton Elisa, j'en suis bien sûr, et cela me console.

Albert. Mon Elisa! mon père, que voulez-vous dire?

M. Elman. Bah! tu crois donc que je suis aveugle, que je n'ai pas vu que la tête te tourne de la petite Elisa Mesner, que tu n'es bien qu'auprès d'elle? Eh bien! tu y seras, mon fils, et pour la vie. L'orage a dérangé la manière de t'apprendre ton bonheur, mais non pas la chose, et en dépit de la pluie, tu sauras plus vite encore que ton

Elisa sera ta femme ; que son père et sa tante me l'ont promise ; qu'elle-même..... Mais il faut lui laisser le plaisir de te le dire..... Enfin, que nous passons ce soir le contrat, et que dans un mois la noce. Je vais remettre sur le métier une mousseline plus belle encore que celle qui voltige dans mon jardin ; et les fleurs... Eh ! mon Dieu, mon Dieu, mon garçon, qu'as-tu donc ? Te voilà pâle comme un linge !....

Diable, j'ai eu tort, je ne devais pas t'apprendre cela si brusquement. — Ah ! mon Dieu, ce que c'est que l'amour et la jeunesse ! Albert, mon fils, remets-toi ; eh bien ! oui, tu l'auras, te dis-je, c'était tout mon désir, ce sera toute ma joie ; supporte la tienne en homme, mon fils ; calme-toi, si tu le peux.

En effet, Albert était resté comme frappé de la foudre, sans avoir la force d'articuler une parole. M. Elman croyait que c'était un saisissement de surprise et de plaisir; mais il ne resta pas long-tems dans son erreur, Albert sentit qu'il ne pouvait plus garder le silence; il soupira profondément, et prit sur lui de parler.

Mon père, lui dit-il, votre erreur et vos continuelles bontés rendraient à présent mon silence trop coupable; j'ai abusé de votre confiance; non-seulement j'ai donné mon cœur en entier, mais j'ai mille fois promis ma main. Elle ne serait plus à moi, je serais actuellement lié pour la vie, si la perfide que j'idolâtrais ne m'avait pas manqué de foi. J'aimais avec passion, et je me croyais aimé de même; je voyais devant moi le bon-

heur suprême, mais il m'a fui pour jamais, et celle qui me promettait un amour éternel, a cédé à la première lueur d'ambition qui s'est offerte à elle. J'ose vous en conjurer, mon père, épargnez-moi la douleur de prononcer un nom, et d'entrer dans des détails qui m'ont rendu le plus malheureux des hommes ; ils sont inutiles, puisque celle que j'ai tant aimée, et que j'adore encore, ne sera jamais votre fille, et qu'un autre a reçu aux pieds des autels les sermens qu'elle m'avait faits tant de fois : moi seul je les tiendrai, et je vous demande à genoux de ne pas m'obliger d'offrir à une autre femme un cœur qui ne m'appartient plus, et qui ne peut plus être à personne.

Albert se tut; son père le fit relever, et tous les deux restèrent en silence

et livrés à leur douleur ; celle de M. Elman était calme et sombre ; son fils, au contraire, s'abandonnait au désespoir : il était en quelque sorte soulagé de pouvoir donner essor à un sentiment que la contrainte lui rendait insupportable. M. Elman avait pour son fils une affection si vive et si tendre, qu'il ne s'occupa qu'à le consoler, et qu'aucun reproche ne vint aggraver sa douleur ; il s'abstint même de lui faire aucune question, mais son embarras était extrême : passionné de la chimère qu'il s'était créée, d'un projet qui lui convenait aussi bien à tous égards, n'ayant aucun doute sur les sentimens de son fils, il avait formellement demandé et obtenu Elisa, et la jeune personne en était instruite. — Que faire ? quel parti prendre ? Elle allait

arriver avec ses parens; il avait même confié à M.lle Gertrude quelque chose de son projet pour le jour de naissance d'Albert, en les invitant à déjeûner, et il était convenu avec M. Mesner, que la signature des articles terminerait la fête. Comment les recevoir? que leur dire? nourrira-t-il dans le jeune cœur d'Elisa une espérance qui ne sera jamais réalisée, ou l'exposera-t-il à recevoir subitement le coup qui va la frapper? Incapable d'user d'autorité, il ne l'imaginait pas même possible dans un affaire aussi essentielle; il craignait encore d'augmenter le chagrin de son fils en lui faisant part de l'embarras où il se trouvait. Les mains derrière le dos, la tête baissée, il se promenait lentement avec la plus cruelle anxiété, tremblant, pour la

première fois de voir arriver ses amis, lorsqu'un billet de M.lle Gertrude vint heureusement le tirer de peine ; elle lui apprenait « que l'orage avait » influé sur la santé de M. Mesner ; » à peine convalescent de son accès » de goutte, il craignait de la re- » prendre ; n'osait pas s'exposer à » l'humidité, et on ne voulait pas le » quitter ; mais on espérait que dans » la soirée on se réunirait autour de » lui, et qu'il n'y aurait que le *dé-* » *jeûner* qui fût dérangé ; etc, etc. » — C'était un moment de répit qui soulagea le père et le fils ; l'orage et la goutte, ces deux fléaux du genre humain, furent utiles une fois. M. Elman se décida, tout-à-coup, de faire un voyage d'un mois dans le pays de Vaud, où il avait en effet quelques affaires ; cela lui donnait le

tems de réfléchir et de trouver quelque remède aux suites de sa cruelle précipitation. Albert aurait bien voulu être du voyage, mais tous les deux à la fois ne pouvaient s'absenter. M. Elman écrivit en quatre mots à son amie « que le courier lui avait apporté des lettres de ses correspondans, qui l'obligeaient à partir sans délai, et qu'il ne serait question de rien jusqu'à son retour. » Il embrassa son fils, lui dit d'être tranquille, lui recommanda le soin de sa santé, de sa manufacture et du jardin dévasté, et partit le jour même, ne pouvant se défendre d'un peu d'espoir pour Elisa, puisqu'il n'en restait aucun à son fils de s'unir avec celle qu'il aimait.

Après le départ de son père, Albert resta plusieurs heures abîmé

dans la douleur la plus profonde; il aurait mille fois donné sa vie pour cet excellent père, mais il ne pouvait se déterminer à un lien que tous les sentimens de son cœur repoussaient : l'image de cette Emilie adorée était trop fortement empreinte dans son cœur, pour qu'il eut seulement la pensée qu'elle pût jamais s'effacer; appartenir à une autre femme lui paraissait à la fois un supplice et un parjure. Il faudra donc, se répétait-il avec désespoir, affliger mon père, et blesser des amis qui n'ont cessé de me combler de bontés. — Ah ! sans doute il le faut, tout plutôt que d'être l'époux d'une autre que d'Emilie : il n'était embarrassé que de la manière dont il éviterait le lien qui lui était offert. J'écrirai à mon amie, pensait-il, à la bonne tante

Gertrude ; elle sentira que cette union ferait aussi le malheur de sa nièce chérie; et ce ne peut en être un pour cette jeune personne, à peine sortie de l'enfance; qui ne sait pas encore ce que c'est que l'amour, que de renoncer à un homme qu'elle n'aime point, et dont elle n'est pas aimée : Cette résolution lui donna un peu de calme, il put s'occuper des ordres de son père ; il fit détruire avec plaisir les tristes restes du pavillon des fiançailles, et jetter tous les débris des *A* et des *E*, avec un soupir ; puis il se retira dans le cabinet de son père, pour chercher des papiers, qu'il devait expédier avec des envois de mousselines. M. Elman lui avait, à cet effet, laissé les clefs de son bureau, il avait déjà ouvert plusieurs tiroirs, lors-

qu'une lettre ouverte et pliée en long lui tomba dans la main ; elle était étiquetée de la main de M. Elman : *Lettre de mon amie Gertrude, au sujet de mon fils :* il importait trop à Albert de connaître les sentimens de la famille Mesner sur ce projet, pour résister à l'envie de la lire : il l'ouvrit, et voici ce qu'elle contenait.

« Il n'y a que le cœur d'un père, » mon cher et digne ami, et d'un » père tel que vous, qui puisse com- » prendre le bonheur que je viens » d'éprouver : j'ai besoin de vous le » faire partager, puisque c'est à vous » que je le dois. — Quoi ! mon Elisa, » cette fille chérie deviendra la vôtre ! » elle fera le bonheur de votre aima- » ble et vertueux Albert ! ce vœu de » nos cœurs va donc être accompli ! » Il me semble qu'à présent je n'ai

» rien à désirer dans ce monde, que
» de trouver pour ma petite Lucy un
» second Albert; mais du moins le
» vôtre deviendra son frère et son
» protecteur. Ah! combien nous
» avons agi prudemment, cher ami,
» en cachant avec soin à nos enfans
» notre projet d'union! sans doute
» ils nous auraient tout de même
» obéi, mais le cœur veut être libre
» dans son choix : il se refuse trop
» souvent à des liens formés par l'au-
» torité paternelle; et combien nous
» sommes plus heureux que ce soit
» un amour réciproque qui forme
» celui qui bientôt unira nos enfans!
» Vous ne m'avez point surprise en
» m'assurant que votre fils avait su
» apprécier le vrai mérite de mon
» Elisa; cent fois j'ai observé avec
» délices son émotion quand elle

» chantait, la promptitude avec la-
» quelle il saisissait dans nos lectures
» les traits qui avaient quelque rap-
» port à un sentiment vif et profond.
» J'ai vu plus d'une fois ses yeux hu-
» mectés de larmes à la peinture d'un
» amour réciproque et d'un mariage
» heureux. Quelquefois n'étant plus
» le maître de son émotion, il s'ap-
» prochait de moi, il pressait ma main
» de ses lèvres; et si j'avais eu trente
» ans de moins, j'aurais pu me croire
» moi-même l'objet de son attache-
» ment; car ce bon jeune homme,
» aussi délicat que sensible, ne se
» permettait rien qui pût troubler sa
» jeune amie, ou alarmer ses parens;
» mais il était facile de voir qu'il avait
» quelque chose à m'apprendre et à
» me demander. Réunissons-nous,
» me disait-il un jour, pour faire le

» bonheur du meilleur des pères,
» pour rendre sa vieillesse heureuse;
» ne formons qu'une seule famille,
» bonne tante Gertrude, vous
» pourriez nous rendre tous heu-
» reux. C'était assez m'en dire, mais
» je n'encourageai pas son entière
» confiance, parce que je respectais
» vos droits et que c'était à vous qu'il
» devait d'abord ouvrir son cœur; je
» me réservai de pénétrer dans celui
» de ma nièce, il en était tems, et
» et c'est avec délices que je viens
» d'y lire et d'entendre de sa bouche
» naïve l'aveu d'un sentiment dont sa
» jeunesse et sa timidité ne me lais-
» saient pas soupçonner la violence.
» J'ai d'abord mis l'entretien sur le
» mariage; c'était la première fois
» que nous traitions ensemble un tel
» sujet : elle en a été surprise, et m'a

» demandé en tremblant ce que cela
» signifiait ? — Que votre père pense
» à vous établir, chère Elisa ; la fré-
» quence de ses accès de goutte
» l'alarme, et.... Je n'ai pu achever,
» elle était à mes pieds, et ses mains
» jointes avec force, ses traits altérés,
» peignaient mieux son effroi que ses
» paroles entrecoupées. — Ma mère,
» ma tante, mon amie, s'écriait-elle ;
» ah ! par pitié sauvez-moi du mal-
» heur...qui me menace, ou de ré-
» sister à mon père.... Jamais, non
» jamais.... Les sanglots coupèrent sa
» voix, elle cacha son visage sur mes
» genoux. — Relève-toi, mon Elisa ;
» calme-toi ; d'où te vient cette
» affreuse terreur pour un lien au-
» quel il faudra tôt ou tard se sou-
» mettre ? — Pourquoi, ma bonne
» tante, ne puis-je pas rester comme

» vous? Lucy se mariera, j'éleverai
» ses enfans; mais moi, non, non
» jamais. Elisa, lui ai-je dit avec
» fermeté, une telle répugnance n'est
» pas naturelle à votre âge : il faut
» qu'elle soit le résultat d'un esprit
» sans jugement, ou d'un cœur pré-
» venu; dans le premier cas je dois
» rectifier vos idées; dans le second...
» Ma fille, mon élève me refusera-
» t-elle sa confiance? ce cœur que j'ai
» formé ne doit-il pas m'être ouvert?
» Mon Elisa, laisse-moi y lire et y
» verser le baume de l'espérance et
» de l'amitié. Je lui ouvris mes bras,
» elle s'y jeta, et son aimable visage
» collé sur le mien, avec une voix si
» basse qu'à peine pouvais-je l'en-
» tendre, elle nomma *Albert*, et me
» jura que, lui seul excepté, elle
» n'appartiendrait jamais à personne.

» — Mon ami, pensez à l'excès de » mon bonheur, il m'entraîna mal- » gré moi; j'aurais dû la préparer au » sien par degrés; je n'en fus pas la » maîtresse. — Eh bien! c'est lui, » c'est Albert, m'écriai-je, le plus » respectable des hommes t'a choisie » pour être sa fille; le plus aimable » te demande pour son épouse.... » Comment vous peindre sa surprise, » son saisissement, le doute même » de ce qu'elle entendait? pendant » long-tems elle ne put parler. — » Quoi! dit-elle enfin, je pourrai » faire son bonheur, m'en occuper » sans cesse?... Mon frère entra dans » ce moment, et comprit à notre air » ému que sa fille était instruite. — » Eh bien! Elisa, lui dit-il, consens- » tu à être la plus heureuse des fem- » mes? Celle d'Albert, dit l'aimable

» petite avec l'ingénuité qui la dis-
» tingue! et confuse elle cacha en-
» core sa rougeur contre mon sein.
» — Non, mon ami, le bonheur n'est
» point une chimère, nous allons le
» fixer au milieu de nous, votre fils
» sera le mien, *ma fille* sera la vôtre.
» O mon cher Elman! eussions-nous
» jamais pu être plus heureux? je ne
» le crois pas, et je suis sûre que
» vous pensez là-dessus comme votre
» amie. »

GERTRUDE MESNER.

Cette touchante lettre tomba des mains du pauvre Albert, il les joignit sur son front. Dieu! Dieu! s'écria-t-il, que ferai-je? que deviendrai-je? j'anéantirai donc moi seul le bonheur, les espérances de tant d'êtres chéris, si dignes d'être heureux. Ah! s'il ne

fallait que leur sacrifier mon bonheur et ma vie! Mais il faut plus, il faut les rendre heureux. Eh! le puis-je avec le sentiment qui me dévore? Plus il réfléchissait à sa situation, et plus elle lui paraissait difficile et cruelle; la plaie de son cœur, si profonde, si envenimée, cessa de lui paraître son unique malheur. Il pensa d'abord douloureusement à ce père si bon, si indulgent; il s'était sans doute avancé bien imprudemment; mais c'était dans l'idée d'assurer la félicité d'un fils chéri; il convenait que l'ensemble de sa conduite avait dû les induire tous en erreur, et il se reprochait amèrement de n'avoir pas eu pour son père, et même pour Mlle. Gertrude, une confiance qui aurait tout prévenu. Il pensait ensuite à la pauvre Elisa, ce cœur sim-

ple et naïf lui était donc entièrement acquis ; une jeune personne sensible et vertueuse lui avait donné toutes ses affections, sans qu'il les eût recherchées, pendant que la plus adorée des femmes le trahissait, et payait le plus tendre attachement de la plus noire ingratitude. — Ces différentes idées se succédaient si rapidement dans son ame, qu'il ne pût s'arrêter à rien, et qu'après une heure ou deux de réflexions vagues et pénibles, il rentra dans sa chambre sans avoir pris aucune détermination, et sentant seulement qu'il était le plus malheureux des hommes. Il eut cependant assez de présence d'esprit pour se faire excuser chez M. Mesner, où il était attendu, et plus que jamais dans la circonstance actuelle ; elle ne lui permettait pas une excuse ordi-

naire ; il prétexta donc une indisposition, qui le laisserait quelques jours à lui-même, et il résolut pendant ce tems-là de prendre un parti décisif qui pût le tirer d'une position si cruelle. Sa tendresse pour son père, et la délicatesse qu'il devait avoir pour Elisa, le tourmentaient tour à tour ; cette jeune fille lui inspirait le plus tendre intérêt, mais il éprouvait trop fortement, que rien ne peut allégerla douleur de n'être pas aimé de ce qu'on aime, pour en avoir même l'espérance. Les combats les plus douloureux n'aboutissaient à rien, et toujours il sortait de ses rêveries avec le désespoir dans l'ame, et la plus ardente passion dans le cœur.

Pendant que notre jeune homme est dans cette situation inactive et cruelle, nous allons donner à nos

lecteurs plus curieux, ou moins discrets que son père, quelques détails sur l'objet qui lui inspirait une passion aussi vive; nous les abrégerons autant que possible, parce que nous avouons que ce n'est pas cette femme qui nous intéresse.

Emilie de Valcé était la sœur cadette de M. Bremont, ce banquier lyonnais, parent par sa femme de M. Elman, chez qui Albert avait passé près de deux années; Emilie, veuve à vingt ans d'un homme âgé qu'elle avait épousé pour se marier, vivait depuis lors dans la maison de son frère et sous l'égide de sa belle-sœur, beaucoup plus âgée qu'elle, mais fort gaie, fort animée, aimant le monde, et dont la surveillance n'était pas bien sévère. Si tous les prestiges de la séduction, de la figure

la plus délicieuse, des grâces, de la coquetterie la plus fine et la plus exercée peuvent excuser un amour insensé, notre Albert n'est que trop justifié; il avait dix-neuf ans quand il arriva à Lyon avec un cœur tout neuf qui n'avait aimé vivement que son père, et n'avait encore battu pour aucune femme. Emilie de Valcé avait alors vingt-cinq ans. Le crêpe, les voiles du deuil avaient fait place à tout ce que la mode a de plus recherché et de plus favorable pour faire impression sur un jeune homme, qui s'aperçoit pour la première fois qu'il a un cœur et des yeux : ce jeune homme était lui-même d'une figure trop remarquable pour ne pas mériter qu'on fit quelques frais pour attirer ses regards, et la belle Emilie n'en négligea aucun. Une même habita-

tion renouvelait sans cesse pour eux les occasions de se voir; le timide jeune homme se serait contenté de les saisir, Emilie sut les multiplier; avec une complaisance infatigable elle le mit au fait des usages du monde où il allait vivre; elle se promenait avec lui dans tous les endroits dignes d'être vus; elle lui expliquait tout, et fut pour son *jeune élève* (comme elle l'appela bientôt) le mentor le plus aimable et le plus tendre. En revanche il avait pour elle cette foule de petits soins de société qui mettent continuellement en rapport, il copiait sa musique, il en faisait avec elle, il dirigeait ses lectures, il l'accompagnait au bal, au spectacle, il arrangeait son bouquet, il était son écuyer à cheval, son conducteur en phaéton, et ne la quittait guère plus

que son ombre. Emilie n'épargna rien pour le subjuguer entièrement, et n'y réussit que trop. Tour-à-tour élégante, brillante comme la plus jolie et la plus aimable des Françaises, simple et bonne comme une Saint-G***, exaltée comme une Allemande, passionnée comme une Italienne, quelquefois fière et réservée comme une Anglaise, elle l'entourait de tous les genres de séductions, et cependant elle ne l'aimait pas; car Emilie était coquette au suprême degré, et la coquetterie et l'amour vrai, l'amour exclusif sont incompatibles. Une coquette n'aime qu'elle-même, et la passion, qu'elle inspire sans la partager, n'est absolument pour elle qu'un spectacle amusant et flatteur pour sa vanité; cette ame dont elle dispose, ce cœur qu'elle

agite ou calme comme elle le veut, cet être heureux ou malheureux par elle, qui attend son sort d'un mot, d'un regard, lui font éprouver la même jouissance que celle d'un despote de l'Inde, qui voit autour de lui une foule d'esclaves prosternés dans la poussière, attendant la mort ou la vie; ils coupent les têtes, les coquettes les renversent, voilà la différence; et n'est-elle pas en faveur de celui qui ne fait qu'ôter la vie, pendant que l'autre la voue au malheur?

Celle du jeune Albert fut complétement tournée; il aima avec égarement, avec idolâtrie, et son aveu, échappé, malgré lui, d'un cœur qui ne pouvait plus contenir ce qu'il éprouvait, fut si touchant, eut un tel caractère de vérité et de passion,

que la coquette Emilie, qui avait attendu ce moment avec impatience pour rire *in petto* de l'amour du bon jeune homme, en fut émue et troublée, et crut un instant elle-même qu'elle le partageait. Tous les vœux, toutes les pensées d'Albert étaient de s'unir pour la vie à celle qu'il adorait ; il n'eut pas même le désir de former avec elle une liaison d'un autre genre, il aurait craint de profaner cette image sacrée : et son respect pour elle égalait son amour ; mais il lui répéta mille fois et chaque jour, qu'il n'aurait jamais un autre compagne, lors même qu'il serait assez malheureux pour cesser de l'intéresser. Mon Emilie adorée, lui disait-il alors en pressant sa main sur son cœur, cette main m'appartiendra, ou ton Albert aura bientôt cessé de

vivre; tu es libre et tu m'aimes; je t'adore et j'ai le meilleur des pères; je ne te demande que la permission de lui faire connaître mon Emilie, et je suis sûr de son aveu. Elle alléguait alors la différence de leur âge, de leur religion; elle était catholique, et Albert réformé; elle voulait, disait-elle, mettre son amour à une plus forte épreuve, et loin de diminuer il augmentait chaque jour. Malgré sa violence, Albert ne se faisait pas d'illusion sur les difficultés qu'il aurait à vaincre; il savait combien M. Elman tenait à sa ville, à ses principes religieux, à la simplicité de ses mœurs républicaines; et les quatre ou cinq années que madame de Valcé avait de plus qu'Albert paraîtraient aussi un obstacle. Cent fois il avait entendu dire

à son père qu'il fallait absolument, dans le lien du mariage, que le mari eût au moins quelques années de plus que sa compagne, pour qu'ils fussent contemporains. Il redoutait donc un refus positif, mais en même-tems il connaissait assez la tendresse de son père, pour être sûr qu'il lui pardonnerait lorsque son sort serait décidé, et qu'il recevrait, comme une fille chérie, la femme charmante qui aurait consenti à faire le bonheur de son Albert : il ne cessait donc de la presser de s'unir en secret. Emilie était très-embarrassée ; ce qu'elle avait regardé comme un jeu, auquel elle était très-accoutumée, devenait un affaire sérieuse et décisive ; elle était sur le point d'être prise dans ses propres filets, et ne savait comment s'en arracher. Jamais elle n'avait

eu la moindre idée d'épouser son jeune adorateur; quitter les délices de Lyon pour aller vivre à S^{t}.-G***, à la tête d'une manufacture de mousseline, elle dont toute l'ambition et tous les désirs étaient d'aller vivre à Paris; épouser clandestinement un jeune homme qu'elle croyait trop honorer en recevant son hommage; solliciter le pardon d'un fabricant de toiles, qu'elle mettait si fort au-dessous d'elle; quitter le beau nom de Valcé pour le modeste nom d'Elman; rien de tout cela ne pouvait même entrer dans son esprit. Mais que ferait-elle de la passion violente qu'elle a inspirée, et qu'elle a eu l'air et même quelquefois le jeu de partager? car un amour vrai et passionné est presque toujours contagieux; Emilie se sentait entraînée par celui d'Albert;

sans en avoir le projet, elle lui répétait ce qu'il lui disait avec tant de feu et tant de vérité. Dans ces momens-là elle croyait l'aimer autant qu'elle en était aimée, et lui n'en avait pas le moindre doute : mais cette illusion n'était que momentanée chez la coquette, et prenait toutes les couleurs de la réalité pour le jeune homme sensible et passionné, qui voyait tout au travers du prisme de ses propres sentimens.

Cependant chaque jour il devenait plus pressant pour obtenir la main de sa belle amie, et peut-être y aurait-elle enfin consenti pour le guérir de son amour désordonné, lorsque la Providence envoya à son secours un de ses anciens adorateurs, le marquis de Rosane, le seul qui, avant Albert, eût paru s'attacher sé-

rieusement à elle ; il avait même annoncé hautement ses intentions de mariage ; mais, rebuté par sa coquetterie, il avait cédé cette conquête à ses nombreux rivaux. Depuis trois années elle n'avait plus entendu parler de lui, et plus d'une fois elle avait regretté son titre et sa fortune, lorsque tout-à-coup il reparut à Lyon plus brillant que jamais. Emilie était à la campagne de sa belle-sœur avec Albert, lorsqu'elle apprit cette nouvelle ; elle regarda ce tour comme un coup du sort, et décidée à tenter au moins ce moyen de se débarrasser du passionné Albert, elle prit congé de lui, pour trois jours au plus, (lui dit-elle,) qu'elle voulait passer à Lyon pour mettre ordre à ses affaires, avant de prendre un parti décisif. Elle lui défendit de la suivre,

et il n'en aurait pas eu l'idée, toute la famille restant à la campagne; il la vit partir sans lui avec douleur, mais jamais encore elle ne lui avait donné autant d'espérance. « Je vais accélérer notre bonheur, lui dit-elle avec un de ses plus doux sourires, lorsqu'il l'aida à monter en voiture, et bientôt, mon cher Albert, nous ne nous quitterons plus. Il imprima un baiser de feu sur la main perfide qu'il tenait et qui pressait la sienne. — Emilie, Emilie, quand te reverrai-je? — Dans trois jours, mon ami; plus tôt s'il m'est possible, tu peux t'en fier à mon cœur. » — Il ferma la portière, et le malheureux ne la revit plus.

Arrivée à Lyon, elle eut bientôt retrouvé le marquis de Rosane, qui la cherchait de son côté; il l'assura

qu'il ne venait que pour la revoir : elle lui dit avec plus de vérité, qu'elle n'avait quitté la campagne que sur la nouvelle de son retour : ils se jurèrent mutuellement qu'ils n'avaient cessé de penser l'un à l'autre, et n'avaient connu de bonheur qu'en se retrouvant. Emilie joua tout son jeu, et ne se montra jamais plus séduisante ; elle semblait avoir renoncé à toute coquetterie. Cette foule d'adorateurs qui avait éloigné le marquis, s'était dissipée ; Albert s'occupait tellement d'elle, l'entourait si fort de ses soins et de son amour, qu'il avait à peu près dispersé tous ses rivaux ; on attendait que son caprice pour le beau jeune Suisse fût passé ; en sorte que le marquis de Rosane la trouva toujours seule : au lieu de cette gaieté

folâtre, elle était rêveuse, triste, attendrie, et lui parut une beauté nouvelle. Dès la seconde visite, elle lui parla avec le ton du sentiment et de la confiance. « C'est mon heureuse étoile qui vous ramène, lui dit-elle, avec sensibilité, mille fois je vous ai désiré, je n'ai jamais eu plus besoin d'un ami. -- Rosane, êtes-vous encore l'ami d'Emilie ?

Rosane. Je le suis à la vie et à la mort, belle Emilie ; mettez-moi de grâce à l'épreuve, rien ne me paraîtra difficile pour vous en convaincre.

Emilie. Je ne vous demande qu'un conseil et votre appui ; mon frère veut que je me remarie.

Rosane. Le barbare ! ne pas vous laisser jouir quelques années au moins de votre liberté !

Emilie baissant les yeux. Ce n'est

pas ma liberté que je regrette ; elle n'a fait que m'égarer, et depuis longtems je l'ai soumise à la raison ; heureuse si j'en eusse d'abord fait cet usage, si j'avais plutôt senti le prix d'un ami tel que vous ! je vous éloignai jadis par ma légéreté ; à présent mon malheur et mes regrets vous ramènent.

Rosane. Aimable enchanteresse ! Emilie ! non, vous ne serez plus sacrifiée, je le jure ! et quel est ce nouveau lien que votre cœur et votre raison repoussent ? Un vieillard, sans doute, un second Valcé.

Emilie. Non, bien au contraire, un enfant, un jeune Suisse de dix-huit ans, je crois, parent de ma belle-sœur, habitant la petite ville de St.-G*** ; c'est une affaire de famille ; le jeune homme croit m'aimer,

demanda pas davantage, et consentit à tout; elle échangeait le simple Albert, St.-G*** et la fabrique de mouseline, contre l'élégant Rosane, Paris et le titre de marquise, elle se serait crue insensée de balancer. Il y avait bien quelque chose à dire à sa précipitation, à ce départ subit avec un homme qui n'était pas encore son mari; mais elle était libre, elle n'avait que ce moyen d'éviter les scènes d'Albert, et de se débarrasser de lui. Les sentimens que le marquis de Rosane avait eus pour elle, et ses intentions, étaient connus à Lyon, il avait au moins le droit d'ancienneté, et elle se crut parfaitement justifiée. — Et le marquis, cet homme si prudent et si sage, à qui la crainte de s'unir à une coquette, avait donné la force de

s'éloigner d'elle, comment est-il possible qu'au bout de deux jours il croye pouvoir compter sur elle, et qu'il se charge de son sort? Un seul mot expliquera sa conduite; le marquis de Rosane ne courait plus aucun risque, il était marié; ce fut le hasard qui le ramena à Lyon; il revit Emilie plus belle, plus séduisante encore, et qui paraissait avoir conservé de l'intérêt pour lui, tout le sien se ranima pour elle; il trouva délicieux de l'enlever à tout ce qui les séparait, de la conduire à Paris; de lui monter une maison agréable, et d'avoir avec cette femme charmante, que tout le monde lui envierait, une liaison qui le consolerait des ennuis d'un mariage de convenance. Mais il fallait commencer par lui faire faire un éclat, qui ne lui

permît pas de réparer le tort que sa fuite avec lui allait lui faire, et l'on vient de voir qu'il n'eut pas besoin de beaucoup d'art pour la persuader.

Albert cependant se consumait d'impatience, les trois jours d'absence étaient écoulés, et rien ne lui avait encore annoncé le retour de son Emilie ; ils étaient convenus qu'elle lui écrirait le moment de son départ de Lyon, pour qu'il vint au devant d'elle jusqu'à un village à moitié chemin, dont le curé, jeune encore, était assez lié avec lui pour qu'il espérât de l'engager à leur donner la bénédiction nuptiale. Cet espoir mettait Albert hors de lui, et ne pouvant rester en place, ni cacher son agitation, il errait sans cesse sur la grande route ; il fut même jusqu'à ce village sans rien apercevoir. Enfin,

le cinquième jour après le départ d'Emilie, ne pouvant plus y tenir, il monte à cheval, résolu d'aller jusqu'à Lyon s'il ne la rencontrait pas; il n'en était éloigné que de huit à dix lieues, il ne ménagea pas sa monture et les eut bientôt franchies. — Il est à la porte de l'hôtel, il descend de cheval, le remet au portier et vole à l'appartement de M.me de Valcé; tout est fermé. Monsieur n'a trouvé personne, lui dit le portier, M.me de Valcé est partie de grand matin. Ah dieu! s'écria Albert, je l'aurai manquée en route. Pour arriver plus vîte, il avait plusieurs fois coupé à travers champs; sans songer à la fatigue de son cheval, il veut remonter dessus et repartir tout de suite; l'homme lui fait remarquer que ce cheval est en nage; et pro-

pose de lui donner un picotin d'avoine. En attendant, monsieur pourra s'amuser à lire ces lettres que M.me de Valcé m'a laissées, je ne devais les envoyer que demain, mais puisque vous voilà. — Des lettres! au moment de se rejoindre! il les saisit. L'une était à l'adresse de M. Bremont, l'autre à la sienne; il pâlit, ses mains tremblent en la décachetant : ses yeux sont obscurcis d'un nuage, il ne voit rien, il chancèle, le portier le fait entrer dans sa loge, lui frotta les tempes d'eau-de-vie, lui en fait avaler quelques gouttes, il revint à lui, et put enfin lire avec désespoir, avec rage, ce que la plus perfide des femmes lui écrivait. Nous ne copierons pas en entier sa lettre astucieuse; elle rappelait à Albert le marquis de Rosane, dont elle lui avait

en effet parlé quelquefois comme du seul homme qui l'eût intéressé : « Je » ne vous ai pas caché, lui disait- » elle, qu'il fit éclore dans mon » cœur le germe du sentiment que » vous avez ensuite développé avec » tant de force ; je crus l'aimer, » parce que je ne connaissais pas » encore l'amour. Entraînée par ses » sollicitations, j'eus la faiblesse de » lui signer une promesse de l'épouser » au moment où il la réclamerait ; il » ne le pouvait pas alors, mais il en » exigea l'assurance. Depuis lors, » mille circonstances nous séparèrent » si complètement, que j'avais ou- » blié cette promesse. — O mon cher « Albert ! qu'est-ce que tu n'aurais » pas fait oublier à ton Emilie ? Pour » lui, il ne s'en est que trop souvenu ! » Il est venu la réclamer, cette pro-

» messe, elle est positive, elle n'admet
» aucune excuse, ses droits sur moi
» sont sacrés, je n'ai d'autre parti à
» prendre que de m'y soumettre ;
» mais je connais trop votre ascen-
» dant sur moi, cher Albert, pour
» risquer de vous revoir. J'ai mis
» pour condition qu'il n'y eût aucun
» délai. Je pars demain avec lui, et
» quand vous recevrez cette lettre,
» votre Emilie sera marquise de Ro-
» sane : ce titre apaisera mon frère,
» mais moi, rien ne me consolera
» d'avoir perdu mon Albert, que la
» certitude qu'il est assez généreux
» pour me pardonner. Non, mon ami,
» nous n'étions pas destinés l'un pour
» l'autre; âge, religion, patrie, genre
» de vie, tout nous séparait, jusqu'à
» la volonté de votre père, que nous
» devions braver en nous unissant;

» nous n'avions en commun que le
» sentiment de nos cœurs : sachez-
» moi gré d'avoir eu la force de ré-
» sister à son empire, et d'élever
» une barrière invincible entre nous
» deux, et conservez à jamais un
» tendre souvenir de votre *Emilie.* »

Nous ne peindrons pas le délire du désespoir qui s'empara du pauvre jeune homme, nous en avons vu les effets; cent fois il fut sur le point de suivre Emilie et de se poignarder à ses yeux; il n'en voulait pas au marquis, car il sentait que, s'il avait possédé une promesse signée d'Emilie, il serait allé la réclamer dans quelque coin du monde qu'elle eût habité, à qui que ce soit qu'elle eût appartenu. — Mais elle! comme elle s'était jouée de sa passion, de sa crédulité! Il s'informa depuis quand le marquis

était arrivé à Lyon, et il eut la certitude qu'elle n'y était venue que pour le voir. Il était dans l'âge où même les hommes pleurent encore; son cœur ni son cerveau n'étaient desséchés, il eut le triste soulagement des larmes, et il se sentit moins oppressé; mais il ne pouvait plus supporter Lyon, ni cette maison qu'il avait habitée avec Emilie. Il se décida à partir à l'instant, et à venir cacher sa douleur dans les simples vallées de sa belle patrie : il envoya à M. Bremont, par un exprès, la lettre de sa sœur; il y joignit un mot pour annoncer que son père le rappelait sans délai : il partit le jour même, et nous savons déjà comment il arriva et ce qui s'était passé depuis. Nous dirons bientôt encore quelques mots sur Emilie; revenons au bon

jeune homme qu'elle avait si indignement trompé, et qui ne pouvait se détacher d'elle.

Nous avons laissé Albert feignant d'être malade pour se dispenser d'aller chez les Mesner, et l'étant assez au moral pour en imposer à ses gens; ses amis envoyaient demander deux fois par jour de ses nouvelles. Mais au bout de quelques jours il en apprit une bien terrible, qui le força de sortir de sa retraite; le bon M. Mesner fut subitement frappé d'une attaque d'apoplexie : elle ne fut pas foudroyante, il vivait encore, mais on avait peu ou point d'espoir de le conserver. Le billet par où M.lle Gertrude lui apprenait ce cruel accident, était, comme on le comprend, extrêmement triste, mais il semblait annoncer encore un autre malheur,

une cause à cette attaque si soudaine, sur laquelle elle ne s'expliquait pas ; elle se contentait de le conjurer de venir à leur secours, de se faire porter s'il n'était pas assez bien pour sortir, son pauvre frère ne cessant de le demander. Il ne balança pas un instant ; le devoir, l'amitié, la reconnaissance, tout lui faisait une loi d'obéir et de mettre de côté l'embarras de sa position.

Il arrive. L'état de M. Mesner jetait sa fille dans une douleur, qui, pour ce moment, anéantissait tout autre sentiment ; à peine put-elle s'informer de sa santé ; elle était défigurée par ses larmes, et Albert aurait eu peine à la reconnaître. Il ne pouvait se présenter à elle dans cet instant douloureux qu'avec les témoignages du plus tendre intérêt ;

de manière que tout naturellement ils tinrent la conduite que faisaient naître les circonstances ; la tristesse du jeune homme était aussi naturelle, qu'elle eût été extraordinaire dans tout autre moment. Il s'approcha du lit du mourant, qui parut se ranimer à sa vue : Venez, mon ami, dit-il avec beaucoup de peine ; apprenez ma situation. Il y a quatre jours que je vous promis ma fille Elisa, j'aurais voulu joindre à ses vertus le trône du monde pour vous l'offrir ; ma fortune au moins était belle, mais qu'est-ce que la solidité des biens périssables ? Je suis ruiné, mon ami, voici la lettre qui m'apprend que tous mes fonds dans les Etats-Unis (et c'est tout ce que je possède à peu près) sont entraînés dans une banqueroute énorme. Ma santé, déjà

chancelante, n'a pu soutenir ce coup, il m'a frappé à mort ; ainsi ce n'est plus pour moi que je regrette cette fortune, c'est pour les enfans chéris à qui je voulais la laisser ; mais je vous connais assez, mon cher Albert, pour mourir bien tranquille. Quant à votre père, c'est un autre moi-même, et je sais que ma fille ne lui en deviendra que plus chère. Mais j'ai la même opinion de vous, bon jeune homme ; vous aimez mon Elisa, je vous la remets donc en toute confiance, et je crois vous donner au moins autant que je vous avais promis.

Elisa, fondante en larmes, était de l'autre côté du lit de son père, et le soutenait ; elle n'eut pas l'air d'entendre ce qu'il venait de dire ; mais Albert ne l'avait que trop en-

tendu, il ne sentait que trop que le moment du refus était passé. Donne-moi ta main, ma fille, continua le mourant ; donne-moi la tienne, Albert, et elles se trouvèrent réunies entre ses mains déjà glacées. Je vous donne ma bénédiction, mes chers enfans : puisse ce moment solennel où vous la recevez, se retracer à votre pensée et vous rendre vos nœuds plus chers et plus sacrés ! Le trouble, la douleur, l'excès de l'émotion, tout contribuait à rendre Albert immobile et incapable de résister à rien. A-t-on averti le pasteur de notre église, ma sœur ? dit ensuite le moribond, je sens que je m'affaiblis. M.lle Gertrude répondit qu'il attendait au salon. On le fit entrer. » Monsieur le pasteur, lui dit-il, voilà mes enfans que je vou-

drais avoir la consolation d'unir aux autels avant que d'expirer ; vous voyez l'état où je suis, tâchez de nous procurer une dispense des bans, vu la circonstance, et demain vous bénirez leur mariage : Dieu me fera peut-être la grâce de conserver ma vie jusqu'à ce que j'aie embrassé Albert comme un fils. Le pasteur promit tout ; la seule difficulté était l'absence du père de l'époux, mais il fut aisé de prouver, par ses lettres, qu'il avait lui-même demandé la main d'Elisa. On agit donc en son nom, et le lendemain matin, comme M. Mesner l'avait désiré, le triste couple, qui ne l'avait pas quitté un instant, se rendit à l'église qui touchait à la maison, accompagné de la tante Gertrude. Ce fut au milieu des pleurs et des sanglots de la tante et

de la nièce que le pauvre Albert, dont la douleur, pour être plus calme, n'en était que plus profonde, reçut la main de sa jeune épouse; ni son cœur, ni sa bouche ne prononcèrent le serment que tant de fois il avait juré à son Emilie de ne prononcer que pour elle; une seule inclinaison de tête fut le seul signe de consentement qu'il donna. Ils revinrent auprès du lit de leur père agonisant; il étendit sur eux ses mains défaillantes, et les bénit encore. Pénétrés de cette scène de mort, dont ils étaient les témoins, ils s'oublièrent complétement eux-mêmes. La jeune Elisa était plus touchante qu'il n'est possible de l'imaginer; sa tête virginale était encore entourée d'une couronne de roses blanches, que sa jeune sœur avait



posée sur ses cheveux noirs, au moment où elle entrait à l'église. Cette coiffure de circonstance, les larmes dont son visage était inondé, sa pâleur, sa maigreur lui donnaient absolument l'air d'une victime; triste augure qui ne fut que trop vérifié. Albert, abîmé dans ses tristes pensées, ne songeait pas à elle, lorsque la porte s'ouvrant tout-à-coup leur présenta M. Elman. La nouvelle de la banqueroute était parvenue jusqu'à lui, et connaissant les affaires de son ami, il n'avait pas douté qu'il n'y fût enveloppé : sachant combien il pouvait lui être utile dans une telle circonstance, il avait volé à son secours, et venait d'apprendre, en arrivant dans la ville, qu'il ne le reverrait que dans un état désespéré : il vola chez le malade, même sans

passer chez lui, et fut satisfait, lorsqu'en entrant, il vit Albert à côté du lit du mourant. Dès que son fils l'aperçut, il courut à lui d'un air égaré, et se jetant dans ses bras : « Soyez content, mon père, lui dit-il, Elisa est ma femme, elle est votre fille, et je me meurs. » En effet, il resta sans connaissance dans les bras de M. Elman, qui l'empêcha de tomber et le posa sur un sopha. Qui peindra l'horreur de ce moment ? ce fut celui qui termina l'agonie de M. Mesner; ses yeux se fixèrent sur son ami, avant de se fermer; il lui tendit la main, lui montra de l'autre sa fille à demi évanouie, aussi sur le lit de mort, et il expira. Mlle. Gertrude cherchait à ranimer Albert, dont le corps avait succombé sous le poids des agitations de son ame; il revint

à lui, mais dans un état effrayant de fièvre et de délire; on fut obligé de le transporter chez lui, on le mit au lit, et bientôt il fut dans la situation la plus alarmante.

Elisa n'est guère mieux : cet hyménée, environné des ombres de la mort, l'effrayait plus qu'il ne la calmait; elle avait joui si peu et d'une manière si troublée de l'espoir d'être aimée, que ce ne pouvait être une consolation pour elle. Sans doute Albert avait montré, pour un malheur qui ne le regardait pas personnellement, une sensibilité qui prouvait son intérêt, mais elle n'en avait que cette seule preuve; pas un mot, pas une seule expression de tendresse ne l'en avait assurée; rien dans sa conduite avec elle n'avait annoncé cette passion dont on l'avait flattée. Son sen-

timent à elle était craintif et timide; il aurait eu besoin, pour oser se montrer, de quelque encouragement, et elle n'en avait reçu aucun. Au moment où ils revenaient de l'église, le domestique d'Albert lui avait remis une lettre : il était resté en arrière pour la lire; rappelé ensuite par la tante, qui voulait le présenter au mourant, il les avait rejoints comme hors de lui : son père était entré l'instant après, et il avait perdu toute connaissance. Elisa n'avait aucun soupçon sur cette lettre, elle croyait qu'elle était de son père, qui le prévenait de sa prochaine arrivée. Mais n'aurait-il pas pu le lui dire? N'avait-il donc aucun sentiment à partager avec elle? Accablée de trois nuits passées debout et dans les larmes, elle s'était mise aussi dans son lit, et dans

les momens où elle ne s'occupait pas de sa douleur, elle repassait dans son esprit toutes les circonstances de cette terrible journée, où elle venait de perdre un père et de trouver un époux, et son cœur était toujours plus oppressé. Pauvre Elisa! combien elle eût été plus malheureuse encore, si elle avait sû ce que c'était que cette lettre, qui donnera la clé de la cruelle angoisse du pauvre Albert! Elle était d'Emilie, et voici ce qu'elle contenait: « M'aimes-» tu encore, Albert? n'as-tu pas » trahi des sermens tant de fois répé-» tés? Non, je connais ton cœur et » je suis sans crainte. Ton Emilie est » encore à toi, et à toi seul au monde. » Combien je m'abusais quand j'ai » cru pouvoir t'oublier et te sacrifier » au devoir! tous mes efforts n'ont

» abouti qu'à me prouver la force de
» la passion qui m'entraîne, et qui
» doit fixer ma destinée. *Prompte
» réponse* à l'adresse que je joins ici;
» et si tu es ce que j'ai cru, par le
» courier suivant tu apprendras, ou
» tu retrouveras ton Emilie pour ne
» plus la quitter.

EMILIE DE VALCÉ. »

On comprend sans peine à quel point Albert fut bouleversé en recevant cette lettre, au moment même où il venait de former le lien qui le séparait à jamais d'Emilie. Son trouble, son désespoir fut-il mêlé d'un sentiment de bonheur de retrouver fidèle celle qu'il aimait si passionnément? Nous croyons de bonne foi qu'il l'ignorait lui-même, et qu'il ne pouvait se rendre raison d'aucun de

ses sentimens, tant ils étaient tumultueux. Le spectacle de mort dont il fût témoin l'instant d'après, fit un moment de diversion cruelle; mais nous avons vu comme à l'arrivée de son père il succomba sous le poids de ses sensations douloureuses. Pendant plusieurs jours il eut le bonheur d'être dans un état complet de délire, dans lequel il n'avait nulle idée de sa situation; mais combien celle de son père était déchirante! son fils unique et chéri sur le bord du tombeau, lui reprochant sans cesse dans ses rêveries d'en être la cause, et d'avoir détruit le bonheur de sa vie, faisant le serment de ne jamais revoir l'épouse à laquelle on l'avait lié malgré lui, et que son cœur avait rejetée. Quel parti prendre? Que dire à cette jeune femme abusée? Comment lui

justifier l'éloignement où on la tenait d'un mari mourant, dont huit jours avant on l'assurait qu'elle était adorée? Elle ne cessait d'en parler à sa tante, de la conjurer de la conduire auprès de son cher Albert; ce n'était qu'en lui rendant les soins d'une tendre épouse, qu'en lui consacrant une vie, inutile à présent à son père, qu'elle pourrait trouver quelque consolation à sa douleur.

La bonne Gertrude était, hélas! plus au fait que personne de la cruelle situation de sa nièce; on se rappelle que ce fut elle qui soigna Albert lors de son évanouissement. En lui ouvrant sa veste pour lui donner de l'air, la lettre d'Emilie, qu'il avait cachée dans son sein, tomba : elle n'y fit d'abord aucune attention, et posa ce papier sur la cheminée; mais, lors-

qu'il fut parti, elle le lut, et tout ce qui s'était passé lui fut expliqué; elle se garda bien d'en parler à sa nièce; mais, au désespoir elle-même, ne sachant comment agir dans une circonstance aussi critique, n'osant se fier à ses propres lumières, elle se rendit chez M. Elman, et lui fit demander un entretien particulier, qui ne lui fut pas refusé. Leurs cœurs étaient trop à l'unisson pour ne pas s'entendre; elle lui épargna des reproches inutiles, qu'il ne s'épargnait pas à lui-même, et ils s'occupèrent, de concert, à chercher quelques remèdes aux maux de leurs enfans. M. Elman prononça le mot de divorce; ce mariage avait été célébré si promptement, qu'il y aurait eu moins de difficulté; mais Gertrude savait que sa nièce en mourrait peut-

être de douleur; il fallait au moins lui laisser l'espoir pour la soutenir. Elle repoussa donc cette idée, et lorsqu'elle eut montré à son ami la lettre qu'elle avait trouvée, il en fut encore plus éloigné qu'elle : jusqu'alors il avait ignoré le nom de celle qui inspirait à son fils une passion si violente, il l'apprit avec un vif sentiment de colère. D'après la correspondance qu'il soutenait avec ses parens de Lyon, il connaissait de réputation Mme. Emilie de Valcé; il frémit en apprenant qu'elle était encore libre, et ne se consola qu'en pensant que son fils ne l'était plus. Son amie lui ayant dit le moment où Albert avait reçu cette lettre, et qu'il avait à peine eu le tems de la lire; il espéra qu'il aurait du moins oublié l'adresse qui y était jointe; et pour

ne laisser aucune trace qui pût le conduire à cette femme, il brûla l'adresse et la lettre; son amie et lui se promirent mutuellement de garder ce secret. Pour éloigner encore plus sûrement son fils de cette dangereuse coquette, et pour sortir d'embarras, M. Elman eut l'idée de faire partir Albert, dès qu'il serait rétabli, pour Philadelphie; les affaires de son beau-père, dans un moment aussi désespéré, exigeaient la présence de quelqu'un de confiance; quoi de plus naturel aux yeux du monde que son gendre en soit chargé, et que sa femme, si jeune, si délicate, si abattue, ne le suive pas! Dès qu'il sera parti, elle viendra vivre avec moi comme ma fille, dit M. Elman, et nous attendrons du tems quelque heureux changement....

Cette idée répandit un peu de baume dans leur ame ; une longue séparation de son fils, qui lui aurait paru si cruelle quinze jours plus tôt, lui paraissait dans ce moment une inspiration du ciel ; mais il était pénétré de ce qu'allait éprouver Elisa, quoique M. Elman eût l'espoir d'engager Albert à prendre congé d'elle. Ma nièce, lui dit son amie, est trop sensible et trop pénétrante pour qu'on puisse lui cacher en entier la vérité ; mais elle est ferme, résignée, et j'ose me flatter que sa tendresse et sa confiance en moi, rendront mes soins efficaces : elle perd son époux, mais elle va retrouver le plus tendre des pères, et dans ce moment elle sentira son bonheur. Mon ami, c'est à nous deux à savoir adoucir le coup affreux que ce jeune et sensible cœur

va éprouver. Ils convinrent, en se séparant, que M. Elman profiterait du premier moment calme pour faire sa proposition à son fils, et que Mlle. Gertrude y préparerait tout de suite Elisa.

Cette tâche était trop difficile pour qu'elle l'entreprît sans une vive émotion. Sous un extérieur indolent et froid, Elisa cachait le caractère le plus tendre et le plus sensible. Elle avait joui jusqu'à cet instant du sort le plus heureux. Adorée de tout ce qui l'entourait, elle n'avait ressenti que des impressions douces; et tout d'un coup les malheurs les plus cruels se réunissaient pour l'accabler. Sa tante sentait tout le danger d'une telle situation; elle ne connaissait sa nièce qu'au sein du bonheur; qui lui répondait que cette ame si tendre

aurait assez de force pour résiter à tant de douleurs? Les vertus qui brillaient en elle depuis son enfance, et qui, loin de s'attiédir, n'étaient devenues que plus actives, lui donnaient bien la preuve d'une ame généreuse et noble, mais ne lui en donnaient aucune d'un esprit courageux. Elle ne pouvait prendre le tems de réfléchir; il fallait agir au plus tôt; car elle voyait que le refus de la laisser auprès de son mari, la mettait dans un état violent. Elle pensa qu'il valait mieux peut-être frapper d'abord Elisa du danger de la vie d'Albert, que de sa répugnance, ce malheur étant plus dans la nature que celui de la haine d'un homme qu'on vient d'épouser et qu'on adore; elle espéra que le désespoir de craindre sa mort aurait des suites moins

funestes, et que, pouvant s'y livrer en entier, elle en éprouverait plus de soulagement. Ce moyen d'ailleurs était plus facile, demandait moins de préautions, et laissait encore quelque espoir; au lieu que, dans l'autre cas, son ame éperdue éprouverait une affreuse amertume, sans aucune consolation, et cette bonne tante en redoutait les suites. Elle suivit donc cette marche, et ce qu'elle avait prévu arriva. Elisa crut ce qu'on lui dit, et se livra à toute sa douleur, sans vouloir supposer cependant qu'il n'y eût plus de ressource : sa tante lui dit alors que le peu qui en restait, dépendait de la tranquillité parfaite où le malade devait être dans son état de crise; que le médecin avait ordonné que personne n'approchât de lui que les gens chargés de

le servir, et que son père même s'en abstenait, la moindre émotion pouvant le tuer à l'instant même. Il fallut bien céder à cette crainte, et la désolée Elisa fut obligée de se contenter de ses vœux et de ses prières pour que son Albert lui fût rendu.

Hélas ! ils ne furent pas exaucés; dès que la fièvre s'abattit il se rappela d'abord comme un songe, ensuite plus distinctement tout ce qui s'était passé; la lettre d'Emilie avait fait une telle impression sur lui, que quoiqu'il l'eût parcourue très-rapidement une seule fois, il s'en rappelait jusqu'au moindre mot : *prompte réponse*, disait-elle en finissant ; il frémit, et ouvrant brusquement son rideau; il demanda à sa garde depuis combien de jours il était là. C'était une femme qui l'avait nourri et qui

le chérissait ; elle commença par pleurer de joie de ce qu'il la reconnaissait, et lui dit qu'il y avait quinze jours qu'il était entre la vie et la mort. Dieu ! quinze jours ! — Il s'informa ensuite d'un papier qu'on avait dû trouver sur lui. Elle seule l'avait déshabillé et mis au lit, elle l'assura qu'elle n'avait vu aucun papier; il se leva, chercha partout lui-même, ne trouva rien, et fut au désespoir; car, s'il se rappelait du contenu de la lettre, il ne savait pas un mot de l'adresse qu'il n'avait pas même lue. Son père, averti qu'il s'était fait une crise et qu'il était mieux, vint auprès de lui; Albert n'avait aucune idée que sa lettre fût tombée entre ses mains, et rien ne put la lui donner. M. Elman, profitant du désir que son fils avait de s'éloigner, lui parla de

son projet d'un voyage aux Etats-Unis pour les affaires de M. Mesner. Albert l'accepta avec transport, mais demanda à partir dès le lendemain; son père n'y put consentir dans l'état de faiblesse où il était encore; il lui demanda d'attendre, pendant huit jours au moins, le retour de ses forces, et de les employer à faire les préparatifs de son voyage, et à prendre congé de sa jeune femme. — De ma femme! répéta Albert à demi-voix avec un mouvement de rage; mais il n'objecta rien, son parti était pris; dès la même nuit il envoya coucher sa nourrice, après lui avoir fait un beau présent, comme pour la récompenser de ses soins pendant sa maladie: il prit tout l'argent qu'il avait, un peu de linge, ses pistolets, et sortit de chez lui pour gagner à pied

la première poste, après avoir laissé sur la table ce billet pour son père.

« Vous consentez que je m'éloigne,
» mon père, je ne crois donc pas
» vous désobéir en avançant ce
» moment, en fuyant le plus tôt
» possible un lieu détesté. J'ai appris
» (et vous aussi peut-être) que la
» seule femme à qui j'appartienne
» par mes vrais sermens, par tous
» les vœux de mon cœur, ne m'a
» point trahi comme je le croyais;
» elle m'est restée fidèle, et peut-
» être à ce moment elle m'accuse à
» son tour d'un parjure, dont je suis
» coupable, il est vrai, mais que tout
» mon cœur désavoue: je vais l'ex-
» pier en lui consacrant ma vie. Mon
» père, j'ose vous implorer pour
» moi, pour elle, pour la jeune vic-
» time même, que vous avez liée au

» sort du malheureux Albert ; rom-
» pez ces nœuds qui jamais n'auraient
» dû se former, rendez-lui sa liberté,
» rendez-moi celle de donner le titre
» de mon épouse à la femme que
» j'adore et qui m'a tout sacrifié, et
» votre fils ne cessera de vous bénir.
» Un malheur inoui m'a fait perdre
» ses traces, mais je vais la chercher,
» et s'il est vrai que l'amour excessif
» peut tout, je la trouverai et je l'en-
» gagerai, j'espère, à quitter l'Eu-
» rope avec moi. Daignez m'adresser
» votre réponse, et les secours que
» votre bonté voudra m'accorder, à
» Ostende. »

Ce billet, qui se ressentait encore du délire d'où sortait celui qui l'avait écrit, fut trouvé par l'infortuné père, et lui donna les plus vives inquiétudes; il le communiqua à son amie,

et tous deux convinrent qu'on ne pouvait plus laisser Elisa dans l'erreur sur le véritable état des choses. Qu'il fut affreux le moment où elle sortit de sa douce illusion, où elle apprit que jamais elle n'avait été aimée, et que c'était pour la fuir que cet Albert tant aimé quittait son père et sa patrie ! Au premier mot de sa tante, qui devait la préparer à un nouveau malheur, elle crut qu'il n'existait plus; mais elle apprit bientôt que ce malheur si grand, si terrible, n'est pas peut-être le plus cruel de ceux qui peuvent déchirer un cœur sensible. Elles ne sont pas sans douceur, les larmes qu'on verse sur la perte d'un objet chéri qui nous aima jusqu'au dernier moment, et nous donna sa dernière pensée; cette mort qui nous sépare, un jour elle nous

réunira, et chaque instant qui s'écoule en avance le moment; l'ame se repose à-la-fois et sur cette espérance et sur ses souvenirs; elle jouit encore, et dans le passé, et dans l'avenir, et s'entoure tellement de cette douce idée, qu'elle peut croire quelquefois, que celui qu'elle a perdu existe encore autour d'elle. Mais le perdre par sa volonté, parce qu'il ne trouve plus son bonheur à vivre avec vous; devenir étrangère à celui qu'on aime passionnément; en être abandonnée; sentir qu'un autre objet vous remplace dans ses affections, les possède uniquement, s'occupe de son bonheur : voilà, voilà le vrai malheur et la vraie séparation, pour le tems et pour l'éternité!

Elisa la sentit dans toute son amertume : elle se répandit en regrets

amers de s'être laissée persuader du sentiment illusoire qu'elle n'avait jamais inspiré, d'avoir été conduite à se trouver ainsi le seul obstacle au bonheur de celui qu'elle aimait, et d'être sans doute l'objet de son aversion : des torrens de larmes accompagnaient ses tristes réflexions; à genoux devant son beau-père, qui cherchait en vain à la consoler, elle lui demandait avec instance de rompre ces nœuds que son fils repoussait, de lui pardonner, de lui rendre sa liberté. Le bonheur m'a fui pour jamais, disait-elle, mais que du moins je n'entraîne personne dans mon infortune, et qu'Albert ne soit pas malheureux par Elisa; cette union que son cœur repousse, n'est plus pour moi qu'un supplice.

M. Elman résistait à ses tendres

prières, et lui en faisait de tout aussi vives pour s'armer de courage et de patience; il lui jura enfin que, de son aveu, ni de son vivant, son mariage ne se romprait, à moins qu'elle-même ne désirât de former de nouveaux nœuds. Il sollicita sa belle-fille de venir vivre avec lui; elle avait d'abord une grande répugnance à occuper une place qui lui était refusée par celui de qui elle la tenait, sa délicatesse en était révoltée, mais ce pauvre père isolé avait aussi besoin de consolation: Mlle Gertrude l'exigea d'elle; elle obéit donc et fut installée dans la maison sous le nom de Mme Elman. On peut juger combien la réunion des circonstances la rendit chère à son beau-père; elle était la fille de l'ami qu'il regrettait; il l'avait regardée comme la sienne

depuis son enfance ; son imprudence l'avait conduite dans un abîme de malheurs, et elle devenait le seul soutien de sa vieillesse. De son côté, elle se consacra à lui rendre les soins les plus tendres, et, peu-à-peu, elle éprouva elle-même le charme attaché à une vie active, simple et vertueuse, et à remplir un devoir cher et sacré : elle reprit au moins l'apparence d'une douce sérénité, et s'occupa bien plus à consoler M. Elman, qu'à lui demander des consolations. Une convention tacite bannit Albert de leurs entretiens; il n'en était pas plus oublié, mais que pouvaient-ils en dire qui n'eût réveillé des sentimens pénibles ? c'était seulement dans le sein de sa bonne tante qu'elle versait encore des larmes amères, et long-tems ils ignorèrent tout ce que

nous allons apprendre à nos lecteurs.

Albert courut la poste jour et nuit jusqu'à Lyon ; là il s'informa d'Emilie à tous ceux qui pouvaient le mettre sur la voie ; il en apprit peu de choses satisfaisantes. Son frère sachant qu'elle n'avait point épousé le marquis de Rosane, qu'il était marié à une autre, et que Mme de Valcé passait publiquement pour être sa maîtresse, fut révolté contre elle, et, après quelques essais infructueux pour la ramener à Lyon, il l'abandonna complétement, parla d'elle à Albert avec une grande indignation, et lui dit qu'il la croyait encore à Paris. Entraîné par sa passion insensée, convaincu qu'elle était calomniée, il partit pour Paris, et n'y fut pas plus heureux. N'ayant pu la découvrir, il s'adressa au marquis de

Rosane lui-même, qui le reçut avec de grands éclats de rire, lui demanda s'il était le petit épouseur de St. G***, et lui dit que la belle Emilie en avait épousé bien d'autres depuis lui ; qu'il lui avait été fort attaché, mais que trouvant tous ces mariages un peu trop fréquens, il y avait renoncé pour son compte, et qu'il ignorait ce qu'elle était devenue. Albert n'était pas en train de plaisanteries, celles du marquis lui déplurent, il le lui témoigna, il s'ensuivit une promenade au bois de Boulogne, et un coup d'épée au travers du bras du pauvre Albert, qui le retint forcément quelques semaines aux arrêts ; et ce fut un grand bonheur; malgré la force de son tempérament, il aurait succombé à tant d'agitations phy-

siques et morales, en sortant à peine d'une affreuse maladie.

Ce tems de retraite ne fut pas non plus tout-à-fait perdu pour la réflexion ; en se rappelant toute la conduite d'Emilie avec lui et ce qu'il avait appris d'elle, il eut bien le soupçon qu'elle ne méritait pas en effet toute la passion qu'elle lui inspirait ; mais il sentait en même-tems qu'il aurait donné le reste de sa vie pour la revoir un jour, et que, s'il l'avait revue, elle aurait repris sur lui le même empire. Mais où la chercher ? il n'en avait plus même la moindre idée. Dès qu'il fut guéri, il s'informa d'elle à tous ceux qui pouvaient l'avoir vue, et il eut enfin un avis très-bien fondé qu'elle était allée en Angleterre avec un jeune lord qui lui avait fait l'hiver précé-

dent une cour très-assidue, et qui n'était revenu sur le continent que pour la retrouver.

Lorsque le marquis de Rosane eut rompu avec elle, il y avait eu un moment de lacune d'adorateurs, pendant lequel le bel Albert lui était revenu dans l'esprit; accoutumée à céder à tous ses mouvemens, elle lui avait écrit la lettre que nous avons vue : si la réponse avait été favorable, elle lui aurait donné rendez-vous sur la route, et l'aurait alors épousé autant qu'il l'aurait voulu. Cette réponse n'arriva point, mais le lord arriva; elle trouva qu'il valait bien le petit ami de St.-G***, et elle consentit à le suivre dans sa patrie. Ils arrivèrent à Londres où nous la laisserons suivre, sans plus nous embarrasser d'elle, sa carrière de co-

quetterie : *Jeu cruel qui bientôt mène à la perfidie*, a dit un poëte français, nous pourrions ajouter, *et de la perfidie à la dégradation*, et à un vieillesse flétrie et malheureuse.

Albert était fasciné au point qu'il l'aurait suivie peut-être en Angleterre, s'il avait eu des fonds, mais sa blessure avait épuisé tout ce qui lui restait ; il fut forcé d'aller à Ostende chercher la réponse de son père ; il y trouva des lettres de change considérables, mais qui n'étaient payables qu'en Amérique, et un ordre si positif d'y passer, qu'il s'y détermina. Nous le laisserons là paisible aussi pendant quelques années. Il écrivait quelquefois à son père, mais ne lui parlait jamais d'Elisa ; M. Elmas se contentait de dire, quand il en avait reçu

quelque lettre, *Albert se porte bien*, et c'étaient les seules occasions où son nom fût prononcé.

Peu à peu la douce et sensible Elisa se remit, sa santé se fortifia, et elle reprit cette paix de l'ame, qui, dans un tems ou dans un autre, renaît toujours dans un cœur innocent. Son genre de vie, uniforme et retiré, ne fournit aucun événement pendant cinq années; tout ce qui s'était passé ne lui paraissait plus qu'un songe pénible, dont le nom qu'elle portait lui retraçait seul la réalité. Son beau-père qui s'attachait tous les jours plus à elle, désirant de lui épargner même cette sensation douloureuse et voulant se reposer lui-même, se décida à acquérir une belle terre qu'il avait en vue dans le pays de Vaud, et sur les bords délicieux du

lac Léman ; il vint l'habiter avec sa belle-fille, et il exigea qu'elle en prît le nom, comme c'était alors l'usage dans ce pays. Il obtint aisément, de la bonne tante Gertrude et de sa nièce Lucy Mesner, de venir vivre avec eux. Elisa respirant un air nouveau, si doux et si pur, vivant à la campagne entourée de tous ceux qu'elle aimait et dont elle était aimée, ne voyant plus autour d'elle rien qui lui retraçât ses malheurs, reprit une autre existence ; sa santé se fortifia ; elle avait beaucoup grandi pendant les cinq ans qui venaient de s'écouler ; à présent elle prit de l'embonpoint, des couleurs ; le teint foncé de la petite Américaine devint très-blanc et très-Européen ; ses traits se formèrent ; et leur expression, fine et sensible ;

était l'image de son adorable caractère; sa taille, assez haute et proportionnée, était souple et grâcieuse; enfin il était impossible de reconnaître dans la belle Mme de Lavigny la petite Elisa rejetée par Albert. Elle était alors, et avec bien moins d'art, beaucoup mieux que Mme de Valcé; son esprit très-orné, et sans la moindre prétention, ajoutait tout son charme à celui de sa figure. La singularité de sa destinée l'avait portée à une disposition sérieuse et réfléchie, et l'avait éloignée des plaisirs du monde; elle était faite pour y réussir, et dans son nouvel établissement, ses voisins sentirent le prix du trésor qu'ils avaient acquis. Une de ses occupations les plus intéressantes fut d'être, d'accord avec sa tante, l'institutrice de sa jeune sœur; Ger-

trude se chargea du moral, Elisa de l'esprit et des talens; et Lucy devint aussi, par leurs soins réunis, une charmante jeune fille. Cinq autres années se passèrent ainsi; Elisa, ou Mlle de Lavigni, comme on l'appelait alors, avait près de vingt-six ans, Lucy, en avait dix-huit lorsqu'un parent éloigné de M. Elman, établi à Marseille dans une position très-brillante, vint lui faire une visite en parcourant la Suisse. Dès qu'il eut vu Lucy Mesner, il ne désira plus voir autre chose, il lui offrit ses vœux et sa fortune. Fort appuyé par son cousin, par Elisa, par Mlle Gertrude, Lucy devint Mme Dercour. Son mari, impatient de la présenter à sa famille, voulait retourner à Marseille; il en coûtait à sa jeune femme de se séparer de sa sœur, ils obtinrent

facilement qu'elle les accompagnât ; depuis long-tems elle avait envie de voir la France méridionale, elle était bien aise aussi de connaître la nouvelle famille de sa sœur chérie. M. Elman approuva cette idée, il se portait assez bien pour qu'elle pût le laisser sans crainte aux tendres soins de son ancienne amie Gertrude. Le départ fut décidé. Elles furent reçues dans la famille Dercour comme elles méritaient de l'être ; ce fut à qui s'empresserait le plus de fêter la jeune mariée et sa charmante sœur, que l'on croyait veuve, et qui ne le démentait pas.

Un jour qu'elles étaient au spectacle, Elisa regardait la foule des spectateurs avant l'ouverture de la toile, lorsqu'elle aperçoit dans une loge vis-à-vis d'elle un homme qu'elle

croit reconnaître ; son cœur bat fortement ; elle dirige une lorgnette sur cet objet, elle ne peut plus s'y tromper, c'est lui, c'est Albert, c'est son époux ; ses traits sont trop bien gravés dans son cœur pour s'y méprendre ; d'ailleurs il est peu changé ; sa mélancolie, quand elle l'a connu, lui ôtait son air de jeunesse ; il a quelques années de plus, mais d'ailleurs il est exactement le même que lorsqu'elle lui donna sa main si tristement. On peut juger de l'excès de son saisissement ; elle fut prête à se trouver mal, et, se retirant en arrière sous prétexte de la chaleur, elle dit à sa sœur la cause de la vive émotion qu'elle éprouvait, et lui demanda si elle pourrait reconnaître Albert. Lucy regarda et le découvrit à l'instant ; quoiqu'elle fût bien

jeune quand il partit, elle ne l'avait point oublié : c'est vraiment lui, dit-elle à sa sœur, ne le regardons plus. Elles tinrent à voix basse un petit conseil sur ce qu'il y avait à faire; M. Dercour y fut admis, il connaissait la situation de sa belle-sœur, et par bonheur il n'y avait encore qu'eux trois dans la loge. — Crois-tu, dit Elisa, qu'il puisse nous reconnaître? — Impossible, dit Lucy en riant; rien, je m'en flatte, ne rappelle en moi la petite fille à la bavette, qu'il n'a pas regardée, je crois, deux fois en sa vie. Et toi, ma chère Lise, (c'était le nom familier qu'elle donnait toujours à sa sœur), tu es absolument méconnaissable; tu es aussi grande que tu étais petite, aussi blanche que tu étais noire, aussi gaie que tu

étais triste : si bon papa revenait à la vie, je suis sûre qu'il ne te reconnaîtrait pas. — Eh bien ! chère Lucy, puisque rien ne peut rappeler l'Elisa d'autrefois, que ce nom même ne puisse le mettre sur la voie. Tu as l'habitude à présent de m'appeler Lise, je n'ai plus d'autre nom pendant mon séjour ici ; Lise de Lavigny, entends-tu bien ? Et toi, chère petite, puisque te voilà une élégante Française, abandonne aussi ton nom américain ; Lucy Mesner est actuellement M.me Lucile Dercour. Pour vous, mon cher frère, je vous prie d'être notre Mercure ; trouvez une occasion de vous lier avec Albert, qu'il soit introduit chez vous, et je me charge du reste.

Rien n'est plus facile, répondit Dercour, nous sommes parens,

comme vous le savez ; il ne s'agit que de lui faire décliner son nom, puisque personne n'est censé le connaître, je m'en empare à titre de cousin. Il fut le joindre, se lia de conversation avec lui, et lui fit des offres de service.

Je vous prends au mot, dit Albert, je vous prie de me rendre celui de me dire le nom de ces deux charmantes femmes dans la loge vis-à-vis de nous : là, cette grande et belle personne, dont la tournure est si noble, la toilette si simple et si élégante, à côté de cette jeune et jolie personne.

—Je suis heureux et fier de pouvoir vous les nommer, répondit Dercour; l'une est ma femme, et l'autre est ma sœur.

Albert le félicita de son bonheur,

et le pria de le présenter à ces dames; je me nomme Elman, lui dit-il, Suisse de naissance, mais je suis établi depuis si long-tems en Amérique que je la regarde comme ma patrie. Des affaires de commerce m'ont appelé à Marseille ; j'ai des lettres pour plusieurs maisons de banque de cette ville; je sais même que j'y ai des parens que je n'ai jamais vus, et que je chercherai. Mais, en attendant, je m'estimerai fort heureux, Monsieur, de cultiver votre connaissance.

Dercour souriait; les parens dont vous parlez, Monsieur, ne se nomment-ils point Dercour? le lieu de votre naissance n'est-il pas St.-G***? Albert en convint ; Dercour l'embrassa en l'appelant son cher cousin, l'amena dans la loge de sa femme,

et le présenta comme un parent à qui il désirait de rendre le séjour de Marseille agréable.

Quoiqu'Elisa fût préparée à le voir, à lui parler, qu'elle l'eût elle-même souhaité, elle n'en éprouva pas une émotion moins vive, qui l'embellit encore au point qu'Albert ne pouvait se lasser de la regarder, de l'admirer, et de penser qu'il n'avait point encore rencontré de femme aussi parfaite à son gré, et dont l'ensemble lui plût autant. Il s'était mis dans l'esprit, au premier moment, que c'était elle qui était M.me Dercour, et la plus jeune une petite sœur non mariée. M. Dercour, ayant au moins son âge, c'était en effet plus naturel à penser ; son erreur dura quelque tems encore. Lorsqu'enfin le ton de la conversation et M. Dercour l'eurent mis au fait,

il n'aurait pu se rendre raison à lui-même du plaisir que lui faisait cette découverte; mais il fut enchanté que cette belle personne, qui lui plaisait plus que l'autre, ne fût pas l'épouse du parent qui l'accueillait avec tant d'honnêteté. Au bout de quelques instans il éprouva un plaisir plus vif encore; M. Dercour ayant nommé madame de Lavigni, il lui demanda si M. de Lavigni était au spectacle. Quand on lui eut dit qu'il n'existait plus, il lui sembla qu'on lui apprenait la meilleure des nouvelles, et que la belle veuve lui paraissait encore plus intéressante. M. Dercour s'informa où il logeait, l'invita à souper, et quitta un instant le spectacle. Albert reconduisit les dames, et fut très-agréablement surpris de trouver son domestique et ses effets chez son

cousin Dercour, qui lui déclara qu'il logerait chez lui pendant son séjour à Marseille ; Albert ne se fit pas presser et fit partie de la famille.

Elisa brûlait d'être seule, pour se livrer à son aise à la foule de pensées que cette rencontre inattendue élevait dans son esprit ; le tumulte de ses sentimens ne lui permettait pas de distinguer si elle éprouvait de la tristesse ou de la joie : un certain effroi, qui n'était pas sans charme, remplissait son cœur d'un trouble inoui ; elle sentit bientôt que ce cœur reprenait sa première chaîne, ou plutôt qu'elle ne s'était jamais rompue, car aucun autre homme n'avait fait même une ombre de diversion : Albert était encore ce qu'il avait toujours été, le seul homme au monde pour elle. Elle avait trop

de pénétration pour n'avoir pas remarqué, dès cette première journée, qu'elle avait fait sur lui une impression très-favorable; elle en jouit sans doute, mais non pas sans un mélange de crainte. Qui sait, pensait-elle, si cette impression ne ferait pas à l'instant place à celle de la haine, s'il se doutait seulement que c'est là cette Elisa qu'on le força d'épouser malgré lui, dont il s'éloigna avec horreur; qui l'a séparé de son père, exilé de sa patrie, qui fut un obstacle insurmontable au plus ardent de ses vœux? Oh! combien il faut que j'aie toujours été loin de son cœur et de sa pensée, puisque rien ne m'y retrace, disait-elle avec amertume! Elle se déshabillait devant sa glace, et fut forcée de convenir que rien, rien absolument ne pouvait la rappeler

au souvenir d'Albert, pas même le son de sa voix; quand il partit, elle avait encore beaucoup d'accent anglais, n'ayant appris le français qu'à St. G***, elle le parlait très-mal; depuis elle s'y était tellement appliquée, qu'on aurait pu croire que c'était sa langue maternelle, tant sa prononciation était exacte et pure. Elle sourit en pensant qu'elle venait d'éprouver un mouvement de jalousie contre elle-même; et résolut de s'abandonner à l'espoir qui s'offrait à elle, et de tout tenter pour le réaliser. Dès le lendemain matin, pour dépayser encore mieux Albert, il fut résolu qu'Elisa, ou Lise de Lavigni, passerait pour être la sœur de M. Dercour, qui lui donnait toujours ce titre, et par conséquent pour sa cousine.

La crainte d'allonger trop notre narration, nous fait résister avec peine à donner tous les détails d'une position aussi singulière. Pendant ces dix années le cœur d'Albert, fatigué, flétri, honteux d'avoir été subjugué à l'excès par un objet aussi indigne qu'Emilie, avait repoussé toute impression nouvelle; il se livra entièrement à des spéculations commerciales, qui lui réussirent, et il se croyait de bonne foi incapable d'aimer encore. Arrivé à Marseille, il voit Mme. de Lavigni, et bientôt il crut au contraire aimer véritablement pour la première fois de sa vie. Le sentiment qu'elle lui inspira n'était pas peut-être aussi ardent, aussi impétueux que celui qu'il ressentait à vingt ans pour Mme. de Valcé; mais il était et plus profond et plus tendre;

il aimait Lise de Lavigni tout à la fois comme la femme la plus adorable, et comme l'amie la plus parfaite : elle réalisait l'idéal que son imagination s'était formée de l'être avec lequel il voudrait passer sa vie, et qu'il croyait une chimère ; bien plus belle, et presqu'aussi séduisante qu'Emilie, elle n'avait besoin d'user ni d'art, ni d'efforts, ni de varier son ton et sa manière pour captiver entièrement ; elle n'avait qu'à rester elle et toujours elle ; toujours cette femme, à la fois noble et gracieuse, modeste sans pruderie, vertueuse sans sévérité, gaie sans malice, bonne et douce sans fadeur, animée sans coquetterie ; plus il la voyait, plus il l'étudiait, et plus son ame entière s'attachait à elle. Il s'établit bientôt entr'eux une liaison d'amitié, qu'Elisa n'eut garde de

repousser comme elle l'aurait fait peut-être avec tout autre homme ; elle se laissa tout naturellement aller au sentiment légitime qu'elle éprouvait, et ne chercha point à le cacher. Souvent elle ne suivait pas sa sœur dans le monde ; sous quelque prétexte elle restait chez elle, et c'étaient les jours les plus heureux de son cousin Albert, qui restait alors avec elle ; mais il n'avait point encore fait l'aveu positif de son sentiment.

Un de ces jours de tête à tête où Mme. de Lavigni avait encore été plus aimable et plus tendre, il ne fut plus maître de lui-même, et il osa lui dire combien elle était adorée, et quel serait son bonheur s'il avait l'espoir que son amour fût partagé, que ses vœux ne fussent pas rejetés. Elisa avait attendu ce moment pour faire

une épreuve; elle sut bien voir, au désordre de ses paroles, à son air aussi troublé que touché, que son aveu lui échappait malgré lui, qu'il n'avait pas été prémédité, et qu'il ne lui disait rien qui annonçât l'intention de la tromper sur sa situation; mais cela ne lui suffisait pas encore.

Non, mon cher Albert, lui dit-elle avec le ton de la candeur et du sentiment, non, les vœux de votre cœur ne seront pas repoussés, et le mien les partage. Pourquoi ne vous répondrais-je pas avec franchise quand l'aveu mutuel de nos sentimens peut nous conduire au bonheur? déjà nous sommes unis par un lien de parenté; nos états, nos fortunes se conviennent aussi bien que nos caractères; Derçour et sa femme vous aiment; ils verront avec plaisir leur

aimable cousin devenir leur frère. Pourquoi vous ferais-je acheter votre bonheur par des incertitudes? je vous aime, je suis libre, et....

Et le malheureux Albert ne l'est pas, s'écria-t-il d'une voix étouffée en tombant à ses pieds. O Lise, ô femme chérie! pardonne-moi d'avoir osé t'offrir mon cœur, quand ma main ne m'appartient plus. Un lien détesté, repoussé à l'instant même où je fus forcé de le former, a toujours fait le tourment de mon existence: mais peut-il empêcher que vous ne soyez au moins l'amie, la consolatrice du plus infortuné des hommes? Oh! prononcez seulement que vous serez mon amie, et toutes mes peines seront effacées.

— Eh bien! lui dit-elle avec un ton sérieux, j'y consens; oui, je

veux être votre amie, puisque toute autre relation nous est interdite. Relevez-vous, mon cousin, ce n'est pas la place d'un ami : asseyez-vous près de moi, et prouvez-moi que vous l'êtes en m'accordant votre confiance. Il s'y plaça et lui conta avec une extrême émotion toute l'histoire de sa vie, et l'on juge avec quel intérêt elle fut écoutée ; ce fut alors seulement qu'elle apprit mille détails sur Emilie, qu'elle avait ignorés, et en particulier tout ce qui avait suivi son mariage, et la fuite d'Albert. D'après la lettre d'Emilie, dont sa tante lui avait parlé, elles la croyaient toutes deux avec lui en Amérique ; et quoique Mlle Gertrude assurât sa nièce, qu'il était bien moins humiliant pour elle d'être sacrifiée à un ancien sentiment, qu'à une haine

sans motif, elle n'en souffrait pas moins horriblement de le savoir avec son heureuse rivale; elle apprit avec plaisir qu'il ne l'avait pas même revue. D'ailleurs il ne s'excusa point, ne rejeta sa faute sur personne, parla de son père avec tendresse et respect, en disant seulement que ce bon père l'avait engagé avec un peu trop de précipitation en croyant faire son bonheur; et se repentant mortellement d'avoir été entraîné à l'affliger et à le quitter. « Mais je l'avoue, ajouta-t-il, lors même que mon cœur eût été libre, la jeune personne qu'il m'avait choisie pour épouse, n'aurait jamais pû me plaire sous ce rapport : c'était un très-bon enfant, mais un enfant dans toute l'étendue du terme; fort petite, fort maigre, très-brune; autant que

je me le rappelle, le caractère de sa figure était contraire à mon goût. Naturellement assez sombre, j'aurais eu besoin d'une compagne qui m'égayât, m'animât ; Elisa Mesner était encore plus sérieuse, plus silencieuse et plus indolente que moi, et notre ménage n'eût été qu'une mort anticipée : mais tout cela n'excuse point la manière cruelle, barbare, dont j'ai repoussé ce jeune cœur qui, si j'en dois croire une lettre de sa tante à mon père, ne demandait pas mieux que de se donner à moi ; cependant j'ai toujours pensé que cette bonne tante, pour faire plaisir à son ancien ami, avait exagéré les sentimens de sa nièce, ou pris pour de l'amour ce qui n'était qu'une obéissance passive ; Elisa ne me paraissait pas susceptible d'un sentiment vif, et......

Jusques-là Mme de Lavigni, la tête appuyée sur sa main et le cœur bien agité, avait écouté en silence; mais, à ce mot, elle oublia son rôle, et l'interrompant vivement: « Combien vous vous trompez, dit-elle d'une voix tremblante! le cœur d'Elisa était déjà tout à vous..... si du moins j'en juge par le mien, dit-elle en se reprenant: mais continuez, je ne vous interromprai plus. » Albert trouva l'interruption très-douce; il baisa la main de sa cousine avec passion, et il acheva son récit en lui peignant en traits de feu celle qu'elle lui avait inspirée, et lui demandant au moins sa pitié. Elisa tâcha de prendre encore sur elle. Et pendant cette longue absence, lui dit-elle, une fois dégagé d'Emilie, votre cœur ne vous a jamais rappelé auprès de

votre père et de votre épouse ? jamais vous n'avez désiré de vous rapprocher d'eux ? — Non, je l'avoue, j'étais trop coupable pour espérer mon pardon, et trop fier pour le demander ; mon amour pour Emilie était éteint par le mépris, mais j'avais honte de l'avouer, et ma répugnance pour le lien que j'avais formé existait encore dans toute sa force.

— Pauvre Elisa, que je la plains ! Vous aviez au moins de leurs nouvelles, ils vous écrivaient, sans doute ?

— Mon père quelquefois, très-rarement ; mais Elisa, trop offensée, ou n'ayant rien à me dire, ne m'a jamais écrit, et je lui en sais gré ; qu'aurais-je pu lui répondre ? le silence convenait mieux à notre situation réciproque. Long-tems j'ai espéré que mon père romprait ce lien, et j'en

attendais la nouvelle ; il ne l'a pas fait ; et s'il a voulu me punir en ne me rendant pas ma liberté, il n'est à présent que trop vengé, puisqu'il faut que je renonce à celle pour qui je donnerais ma vie. Qu'elle devienne au moins l'arbitre de mon sort ; que je retrouve son estime : et je serai moins malheureux. Prononcez, mon amie, et je fais le serment d'obéir.

L'épreuve n'était pas encore finie. Ce ne sera point en vain, lui dit Mme de Lavigni avec dignité, que vous m'aurez donné le titre de votre amie ; voulez-vous me charger de vous raccommoder avec votre père et votre femme? Je méditais un voyage de curiosité en Suisse, je l'accélérerai ; vous m'accompagnerez, si vous le voulez ; j'irai la première à St. G** plaider votre cause, obtenir le par-

son d'Elisa. Vous secouez la tête, Albert, ne m'acceptez-vous pas pour votre médiatrice? j'ai dans l'esprit que je réussirai; je deviendrai son amie....

Non, non, s'écria Albert, non ce n'est pas vous qui devez en être chargée! pardonnez ma manière de sentir sur ce point, vous avez assez de délicatesse pour la comprendre. Elisa ne doit pas être abusée de nouveau; une indigne rivale m'éloigna d'elle; une autre rivale, mille fois plus aimée encore et si digne de l'être, ne doit pas me ramener auprès d'elle, m'obliger à faire une comparaison qui rendrait encore mon sort plus affreux, mes liens plus pesans, et lui ôterait bientôt la fausse sécurité que vous lui auriez rendue: il faut que le sacrifice soit complet pour être possible; et si je dois vivre

avec Elisa Elman, je ne dois jamais revoir Lise de Lavigni. Non, je ne la reverrai plus, mais son image restera gravée dans mon cœur. — Et cependant, je te défie de les séparer, lui dit-elle en ouvrant ses bras, qu'elle jeta autour de lui. Oh! mon Albert, mon époux, mon ami, mon amant! celui que j'aime depuis que je connais mon cœur, que j'aimerai jusqu'à ce qu'il cesse de battre, ouvre les yeux comme tu viens de m'ouvrir ton cœur, reconnais la plus tendre, la plus fidèle des épouses, et n'en aime pas moins ta Lise de Lavigni, parce qu'elle a été Elisa Mesner, Elisa Elman, et qu'elle t'a trompé quelque tems pour te conduire au bonheur. Elle aurait pu parler plus long-tems; Albert, immobile comme une statue, ne savait ni ce qu'il en

tendait, ni ce qu'il devait croire ; il fallut qu'Elisa pour le convaincre lui racontât mille détails de St. G** et de leur intérieur, qu'elle seule pouvait savoir : il fallut qu'elle lui montrât le portrait de son père et de sa tante, qu'elle avait en bracelets ; il fallut lui lire des lettres de son père ; enfin il commençait à peine à se douter de la réalité de son bonheur, quand M. et Mme Dercour rentrèrent. Elisa leur présenta Albert sous le titre de son époux. Vous ne ferez pas non plus à la petite Lucy l'honneur de la reconnaître, lui dit Mme Dercour ; vous avez oublié, je parie, comme elle escamota un jour le panier de pêches que vous apportiez à tante Gertrude ; comme elle savait trouver le chemin de votre poche pour chercher des diablotins, pen-

dant que vous lisiez, et y remettre les papiers vides ; et ce jour que j'avais grimpé le dossier de votre chaise, pour vous coiffer du chapeau de ma tante, que vous vous levâtes brusquement, et que je tombai en arrière et me fis un trou à la tête ? Tenez, en voilà la marque encore, dit-elle en relevant ses cheveux : vous traitiez joliment ces deux pauvres sœurs, elles sont trop bonnes de vous pardonner.

Albert ne pouvait plus douter, ses yeux se refusaient encore à reconnaître Elisa dans la belle Mme de Lavigni ; mais elle l'avouait pour son époux, elle lui en donnait les droits, que lui fallait-il de plus ? il croyait rêver, et demandait au ciel de ne jamais se réveiller. Elisa n'avait point eu le projet de finir aussitôt son petit

roman, elle voulait ne se faire reconnaître qu'à Lavigni; le refus d'Albert et son noble motif l'entraînèrent malgré elle : oh ! mon ami, lui disait-elle, quand il lui demandait pardon à genoux de ses torts passés, que tu as bien su les réparer ! ta bonté pour ta pauvre Elisa, à qui tu ne voulais pas amener cette Mme de Lavigni, a tout effacé, et je ne l'oublierai de ma vie. Il fut ensuite question de leur départ, ni l'un ni l'autre ne voulaient retarder le bonheur de leurs parens; Elisa se faisait un plaisir d'enfant de leur surprise. Il fut fixé au lendemain; elle laissait sa sœur heureuse, elle l'était elle-même; elles se séparèrent avec moins de peine et avec l'espoir de se retrouver.

Nous voyagerons rapidement avec eux, sans regarder hors de la voiture,

et nous voilà sur les rives du Léman, et dans la cour du château de Lavigni. La tante Gertrude fut d'abord demandée, et pendant qu'elle tombe des nues et pleure de joie en embrassant Albert, qui lui raconte son bonheur, Elisa monte dans le cabinet du vieux père, qui s'était fort ennuyé de son absence, et la reçut avec un extrême plaisir : je te trouve encore embellie, chère Elisa, mais aussi tu t'es bien amusée ; j'ai cru que tu ne reviendrais jamais, ma fille, dit le vieillard attendri.

— Pardon papa, je suis restée plus long-tems que je n'aurais dû ; mais en revanche je vous amène une bonne société.

— Et qui, ma fille? tout ce que tu amènes est bien venu, mais il me suffisait de toi.

— Eh bien ! ce sera un autre moi-même. Ne m'avez-vous pas dit, mon père, que.... que si je trouvais plus de bonheur que je n'en ai eu dans le lien du mariage, vous n'y mettriez pas d'obstacle ?

— Voilà ce que j'ai craint, dit le bon Elman en pâlissant, il ne me manquait plus que ce malheur. Quoi ! ma fille, tu veux me quitter?

— Non, jamais, mon père, mais je veux vous donner un fils.

Le vieillard secoua la tête tristement ; non, jamais, ma fille, répondit-il : Albert m'a abandonné, mais jamais je n'aurai d'autre fils qu'Albert. — Il était à la porte avec la bonne tante, et fut bientôt dans les bras et aux pieds de son père.... Le bonheur rajeunit, dit-on ; M. Elman vécut long-tems encore, et plusieurs

petits enfans embellirent son heureuse vieillesse. Elisa sut prouver tous les jours davantage à son cher Albert, qu'il n'est qu'une route pour arriver au bonheur, celle de l'amour réuni aux devoirs et à la vertu.

SIXIÈME NOUVELLE.

LE PETIT ANTOINE ET LES ROUGES-GORGES,

imité de Sterke.

C'était en automne : la nature penchait vers son déclin, mais cependant elle était encore animée et brillante ; de nombreux troupeaux de vaches avec leurs grosses sonnettes profitaient de la dernière herbe des prairies ; des moutons erraient en foule sur les collines, sur les bruyères et sur les chaumes desséchés ; les arbres laissaient tomber autour d'eux leurs feuilles flétries, mais celles

qu'ils retenaient encore, nuancées des plus belles couleurs, depuis le jaune clair au pourpre foncé, donnaient plus d'éclat à la campagne que l'uniforme verdure. Dans les vergers, les pommiers, les poiriers succombaient sous le poids de leurs beaux fruits, la terre en était jonchée : le robuste paysan, grimpé dans le branchage, son double sac sur le dos, le remplissait en chantant, ainsi que l'ample tablier de sa compagne, qui le lui tendait du pied de l'arbre et jetait le fruit dans les corbeilles. Des cris rustiques et joyeux, des éclats de rire répétés d'un arbre à l'autre, se faisaient entendre de tous côtés et annonçaient l'approche des vendanges. Au travers des haies garnies de jolies baies rouges et noires, on voyait une quan-

tité de grives, de mésanges, de rouges-gorges qui sautillant d'une branche à l'autre faisaient aussi leur petite récolte, jouissaient des derniers beaux jours, et chantaient les derniers plaisirs de l'année.

C'était à ces charmans oiseaux que le gentil petit Antoine en voulait, en entrant dans un sentier qui conduisait dans un bois taillis; il y avait tendu la veille une ligne de petits filets de crin à nœud coulant, et son cœur palpitait d'émotion ; il allait voir si, pour la première fois de sa vie, il n'aurait pas réussi à attraper seulement un rouge-gorge. « Ce n'est pas qu'il en manque, disait-il en regardant la haie qui le séparait d'un verger, mais ces sottes petites bêtes ne savent pas où sont mes filets. »

Antoine avait dix ans, et il était le

plus joli des enfans de la misère ; c'était un fils unique, notre Antoine, mais qui n'en était pas plus riche pour avoir cet avantage : sa mère, pauvre veuve infirme, avait bien de la peine à gagner leur chétive subsistance avec son rouet ; quand elle se portait bien, à force d'assiduité, cela pouvait encore aller ; mais sa misérable demeure, couverte de paille, à peine garantie des injures du tems, était humide, et la pauvre Jeanne, jeune encore, avait un rhumatisme général qui l'empêchait souvent de lever le pied pour faire tourner son rouet : c'était alors le petit Antoine qui s'asseyait à terre à côté d'elle, et faisait tourner la roue pendant que sa mère filait, jusqu'à ce que, craignant pour sa santé, elle lui ordonnait de quitter l'ouvrage et d'aller

courir et sauter en dehors de la chaumière. Il ne faut pas, lui disait-elle, qu'un garçon reste si long-tems assis ; et il obéissait avec grand plaisir. Pendant que le rouet tournait, sa mère lui apprenait tout ce qu'elle savait de prières, de cantiques, et même de chansons, qu'il chantait avec une voix très-juste et très-mélodieuse. Pendant l'été Jeanne se portait mieux, et tout était alors plaisir et bonheur; Antoine trouvait mille petits moyens de gagner quelque chose, et il était heureux quand il apportait un gros sou à sa mère. Elle lui avait défendu de mendier, et il s'en gardait bien : il aimait mieux cueillir du muguet, des violettes, des fraises, des mûres de haie, et courir les vendre à la ville. Quand ces recoltes lui manquaient, il lui

restait encore une ressource, c'était sa jolie mine et sa jolie voix; chaque paysanne, un peu à son aise qui le rencontrait, lui donnait un baiser ou une tape sur sa joue ronde et couleur de rose, et quelques fruits ou quelque légume, et lui disait encore : Dieu te bénira, mon enfant, on voit cela sur ton visage. Il est sûr qu'il était charmant, le petit Antoine, dans son habit tout rapiécé, où malgré les soins de sa mère, on voyait souvent percer, de tous côtés, sa jolie peau blanche, et sous son petit chapeau, jadis noir, qui couvrait à peine sa tête, et d'où s'échappaient, tout autour, des cheveux bouclés d'un blond argenté; quant à des bas et à des souliers, il n'avait pas seulement pensé qu'il y en eût au monde, et n'en con-

naissait pas l'usage, mais il n'en était pas moins parfaitement heureux, ses yeux bleus n'en brillaient pas moins de plaisir et de gaîté, et ses lèvres vermeilles n'en étaient pas moins toujours prêtes à rire et à chanter.

Il montait donc, gaîment et plein d'espérance, le sentier du bois en fredonnant une chanson nouvelle que sa mère lui avait apprise, et qu'il aimait passionnément ; il est vrai qu'elle semblait faite pour lui, le refrain était :

« Ah ! qu'il est doux, ah ! qu'il est bon
» D'être un gentil petit garçon ! »

Antoine? lui cria une vieille femme qui ramassait des pommes dans le verger.

— Qu'y a-t-il pour votre service, dame Marguerite ?

— Viens me chanter ta chanson, et je te donnerai une pomme.

N'y a besoin de rien pour çà, dit Antoine en sautant légérement la haie; et courant tout près d'elle, il commença tout de suite sa chanson.

Assez pour à présent, lui dit Marguerite au troisième couplet : faut pas perdre son tems, et j'ai ben à faire; tu me diras le reste une autre fois, mon garçon, car elle est ben jolie ta chanson, et toi ben gentil; voyez donc ce brave enfant! Pendant qu'elle parlait, il relevait lestement les pommes autour d'elle, et les mettait dans sa corbeille.. Eh ben! lui dit-elle, tu en auras trois au lieu d'une pour ta bonne aide et tes trois couplets. Elle choisit les trois plus grosses. Antoine fit un saut de joie, car il n'avait pas déjeûné.

Avec l'aide de Marguerite, il fit entrer avec peine, dans la poche de sa veste, les deux plus belles, qui lui donnèrent par leur volume la forme la plus grotesque, et, tout en mangeant la troisième à belles dents et remerciant dame Marguerite, il sauta la haie et reprit le chemin du petit bois. La bonne rencontre que j'ai fait là, se disait-il en frappant des mains ses deux pommes, ma journée a bien commencé; j'ai dans l'esprit que je serai heureux tout le jour : si j'allais trouver un oiseau, j'apporterais à ma mère deux pommes et autre chose encore. Il entre dans le bois avec émotion, et voit déjà de loin deux beaux rouges-gorges près de ses filets, et qui ne s'envolaient pas. S'ils étaient pris, pensait-il, quel bonheur! — Il

approche doucement, doucement ; les rouges-gorges étaient pris tous les deux par leur petite pate, et chaque effort qu'ils faisaient pour s'envoler serrait le nœud davantage.

L'ame d'Antoine fut dans ce moment vivement partagée entre la joie et la fierté du succès de sa première chasse et sa pitié pour ses petits prisonniers. Deux beaux rouges-gorges ! dit-il d'abord avec orgueil. Pauvres chers petits ! ajouta-t-il avec compassion, pourvu encore que vous ne vous soyez pas cassé la jambe : non, jamais je ne m'en consolerais. Attendez, mignonnes petites bêtes, je vais vite vous détacher sans vous faire de mal, et puis.... et puis, je vous caresserai tant, vous serez si heureux, que vous ne regretterez pas votre liberté. Oui, vous serez

heureux tous les deux je vous le promets. Il coupa avec ses dents le crin qui les retenait, il les détacha avec précaution, couvrant l'un avec son chapeau pendant qu'il détachait l'autre. Il vit avec grand plaisir qu'ils n'avaient point de mal; il souffla sur leurs petites jambes, les frotta, les baisa; puis, tenant un oiseau dans chaque main, il les emporta en triomphe, et prit le chemin de la ville avec autant de plaisir et d'orgueil qu'un soldat qui aurait fait prisonniers deux chefs ennemis.

Que je suis donc heureux! se disait-il à lui-même en regardant à travers ses doigts les deux oiseaux, et que vous êtes de jolies petites bêtes avec votre dos gris verdâtre et votre gorge comme un jaune d'œuf, et ces petits yeux noirs si brillans! Il en approcha

une de ses lèvres et le baisa : toi qui est le plus beau, lui dit-il doucement, tu appartiendras au jeune M. Wilhelm, le fils du conseiller, qui a toujours tant, tant d'argent dans sa poche, et qui t'achetera tout plein de bonnes choses pour te nourrir; il est si riche lui ! il m'a donné deux sous, au printems, du premier hanneton, et il m'en a promis six pour un rouge-gorge; six sous, petit, pense bien à tout ce que tu vaux, et comme ma mère sera contente! elle pourra se reposer tout un jour sans filer. Pauvre mère ! elle avait bien besoin que tu vinsses te prendre, car il ne lui restait plus rien. Antoine, m'a-t-elle dit en pleurant ce matin, je n'ai rien à te donner à déjeûner. Eh bien ! la bonne Marguerite y a pourvu avec sa grosse pomme; à présent, c'est toi, mon

petit qui lui donneras à dîner. Ah ! comme elle va être contente ! et moi donc, quand je lui porterai six beaux sous dans une main, et dans l'autre un joli rouge-gorge ! car je veux te garder, mon petit ami, dit-il au second, et tu feras cet hiver tout mon plaisir : j'épargnerai des miettes de mon pain pour te nourrir, j'irai dans les haies te chercher les graines que tu aimes ; va, tu ne manqueras de rien avec moi, nous serons bien bons camarades. Quel plaisir de te voir sautiller autour de moi, de t'entendre chanter, de te réchauffer dans ma main ! Ma mère aussi s'amusera de te voir, elle t'aimera tant ! Si tu savais comme elle est bonne, comme nous serons heureux nous trois ensemble. Et il le baisait avec plus de tendresse que l'autre, car c'était sa

propriété. Dans sa joie il marchait plus vite, et en marchant il chanta sa chanson d'un bout à l'autre; la voici.

COUPLETS

sur l'air du Vaudeville de la Rosière,

Il n'est qu'un mal, il n'est qu'un bien.

Comme l'oiseau sortant du nid,
Je vais chantant ma chansonnette;
Comme lui, je n'ai nul souci.
Du matin au soir je répète:
Ah! qu'il est doux, ah! qu'il est bon } bis.
D'être un gentil petit garçon! }

Chaque jour c'est plaisirs nouveaux;
Le printems vient, que de richesse!
Partout des fleurs et des oiseaux;
Aussi je vais chantant sans cesse:
Ah! qu'il est doux, ah! qu'il est bon } bis.
D'être un gentil petit garçon! }

Voici l'été, je vais glaner;
Quand je glane avec abondance,



Ma mère donne un bon dîner,
Puis un baiser pour récompense.
Ah ! qu'il est doux, ah ! qu'il est bon } *bis.*
D'être un gentil petit garçon ! }

Quelle belle et bonne saison
Que cette bienfaisante automne !
Pommes et poires à foison :
Quand je chante chacun m'en donne.
Ah ! qu'il est doux, ah ! qu'il est bon } *bis.*
D'être un gentil petit garçon ! }

Sur la glace, comme l'éclair,
L'hiver, je glisse avec adresse,
Boule de neige vole en l'air,
Retombe et remonte sans cesse.
Ah ! qu'il est doux, ah ! qu'il est bon } *bis.*
D'être un gentil petit garçon ! }

Il répétait son joli petit refrain de toute l'étendue de sa voix, lorsqu'en tournant une haie il se trouva en face d'un groupe de beaux cavaliers, en uniforme de chasse verd et or, galonnés sur toutes les coutures, à la

tête desquels était le prince du pays, qu'il reconnut à sa belle étoile brodée et à son beau chapeau, plutôt qu'à ses traits, car il ne l'avait jamais vu que de loin. Le pauvre petit Antoine resta stupéfait, et l'aurait été bien davantage s'il se fut douté que c'était lui qui attirait le prince de ce côté du bois. Après avoir chassé quelque tems, il retournait dans son palais, lorsque la jolie voix d'Antoine, qui retentissait dans le bois, le frappa. Il s'arrêta. Quelle voix charmante! dit-il au seigneur qui l'accompagnait. C'est une jeune fille, répondit le chambellan trompé par le timbre argentin, et point encore formé, d'Antoine. Je crois, votre altesse, que c'est un petit garçon, dit un des piqueurs. Le prince eut la curiosité de savoir ce qui en était; il poussa

son cheval du côté où il entendait le chant, et vit bientôt Antoine, dont les deux joues devinrent aussi rouges que les deux pommes qui sortaient à demi de ses poches, lorsque le prince, lui-même, lui adressa la parole. Est-ce toi qui chantais, mon petit? lui demanda-t-il.

Quand un prince parle, il est permis d'oublier un rouge-gorge : Antoine ne songea non plus aux siens que s'ils étaient encore dans le bois; il veut vîte ôter son chapeau avant de répondre. Paf, un des oiseaux s'envole; il le voit, jette un cri perçant, tend les deux mains en l'air pour le ressaisir; paf, l'autre oiseau en liberté suit bientôt son camarade; Antoine lève la tête, les voit s'éloigner à tire d'aile; de grosses larmes remplissent ses yeux, et il crie de

toute sa force : Ah! mon Dieu, mon Dieu, mes rouges-gorges, ah! mon Dieu, ma pauvre mère.... Ah! mon Dieu, mon Dieu! et ses larmes coulent quatre à quatre. Chaque chose a son tour dans le monde, il n'y a qu'un instant que le prince a fait oublier les rouges-gorges; à présent ce sont les rouges-gorges qui font oublier le prince; Antoine n'y songeait non plus que s'il eût été à sa cour, et ses lamentations allaient leur train, lorsqu'un éclat de rire du maître, et de tous ceux qui l'entouraient, l'avertit qu'il n'était pas seul, et le ramena à la cause de son malheur; il comprit qu'on se moquait de lui, et il se trouvait si à plaindre, qu'il en fut indigné.

Oui, oui, riez, dit-il en regardant le prince et secouant sa jolie tête

blonde, il y a bien de quoi rire quand c'est vous qui êtes la cause que mes oiseaux sont envolés.

Petit manant, lui dit un des piqueurs en le bourrant avec le manche de son fouet, est-ce ainsi qu'on parle au prince? Antoine avait déjà senti son tort, et les yeux baissés, les mains jointes et tout tremblant, il se laissa tomber à genoux, et balbutiait au milieu de ses sanglots: Pardon, pardon, monseigneur prince, ne tuez pas le petit Antoine. Les éclats de rire allaient recommencer, un regard du prince imposa silence; il descendit du cheval et s'approcha de l'enfant: Relève-toi, lui dit-il avec bonté, je te pardonne, mais c'est à condition que tu me chantes, tout à l'heure, la chanson que tu chantais dans le bois.

Antoine, trop heureux d'en être quitté à si bon marché, voulut obéir : il se relève, frotte ses yeux sur ses manches, soupire profondément et veut commencer ; mais il n'y avait pas moyen, sa voix semblait s'être envolée avec ses oiseaux, elle tremblait, et jamais, malgré tous ses efforts, il ne put articuler un mot ; alors la terreur s'empara de lui, il se crut perdu, et fondant de nouveau en larmes, il retomba à genoux en criant encore : Pardon, monseigneur prince, si je ne puis pas chanter ; ne me tuez pas, je vous en prie.

Le prince était touché, il le prit par dessous le menton, et lui fit ainsi relever la tête : Tu es un fou, mon petit ami, lui dit-il ; allons, prends courage, je ne te veux point de mal ; je t'ai causé du chagrin, j'en

suis fâché, tu as l'air bon enfant, je te demande en échange un plaisir; ta chanson m'a paru si jolie, j'ai envie de l'entendre, remets-toi et tâche de la chanter d'un bout à l'autre.

A mesure qu'il parlait avec tant de bonté, la physionomie d'Antoine s'éclaircissait, le sourire reparaissait sur ses lèvres et la gaîté dans ses yeux. Je ne demande pas mieux que de vous faire plaisir, monseigneur, je vous chanterais de tous mon cœur ma chanson aussi bien qu'à la vieille Marguerite qui m'a donné ces pommes; mais alors..... mais à présent.... et il s'arrêta en faisant une petite mine.

— Mais à présent, que veux-tu dire, mon petit? qu'est-ce qui t'en empêche à présent? tu n'as plus peur de moi, j'espère?

— Oh non ! plus du tout ; mais voyez, comment pourrai-je chanter que je suis un petit garçon bien gai, bien content, quand j'ai perdu mes deux oiseaux ? ce serait mentir, et ma mère me l'a défendu.

— Bon petit ! chante tout de même, je le veux, peut-être que le bonheur te reviendra en chantant. Antoine avait trop d'esprit pour ne pas saisir le sens de cette phrase ; sûrement, pensa-t-il ; ce bon prince qui est si riche veut me donner autant de sous que ma chanson a de couplets, puisqu'il me dit de la chanter toute entière ; si seulement elle en avait six, cela me vaudrait autant que mon rouge-gorge : enfin cinq c'est toujours beaucoup. Cette idée lui rendit sa voix et son courage, il se redressa, et chanta tout d'une haleine ses cinq

petits couplets avec tant de grâce et des accens si doux, que le prince en fut enchanté.

Très-bien, mon petit, lui dit-il, je te remercie, tu chantes à merveille et ta chanson est très-jolie; qui te l'a apprise ?

— C'est ma mère, monseigneur prince.

Ta mère ! as-tu un père aussi?

— Non, je n'en ai plus depuis long-tems; ma mère dit qu'il est mort, et que, depuis lors, elle est veuve et moi orphelin, et que c'est bien triste.

Pauvre enfant ! comment se nomme ta mère ?

— La bonne Jeanne la boîteuse, monseigneur prince; tout le monde la connaît, elle file pour tout le monde, et c'est moi souvent qui fais aller le rouet.

Et toi, quel est ton nom ?

— Le petit Antoine, pour vous servir.

Et où est votre maison, tout près d'ici sans doute, dit le prince en regardant la contrée ?

Notre maison ? dit Antoine en riant, nous n'avons point de maison.

Et où demeurez-vous donc ? — Tout là bas, monseigneur prince, sous ce toit de paille, vous voyez bien, au bout de ce champ ; ce n'est pas une maison, c'est une chaumière ; pas moins nous y serions aussi bien que monseigneur dans son château, s'il n'y pleuvait pas comme dans la rue, et si cela ne rendait pas ma mère malade.

Pendant qu'il disait ces mots, le prince était remonté sur son cheval sans paraître y faire une grande atten-

tion : Adieu, *mon petit Antoine*, lui dit-il, je te remercie de ta chanson, et quand tu tiendras des rouges-gorges, si tu me rencontres, je te dispense de me saluer. *Adieu, petit Antoine*, dirent les seigneurs de sa suite. *Adieu, petit Antoine*, dirent plus bas les piqueurs, et le tout s'en alla au galop.

Le petit Antoine restait là pétrifié, tous ces adieux n'étaient pas des sous, et ne donnaient pas à dîner à sa mère ; son espérance s'était échappée comme ses oiseaux.

Adieu, petit Antoine, répétait-il : eh bien! me voilà bien avancé, n'est-ce pas? par bonheur au moins que la vieille Marguerite est plus généreuse que le prince, et que mes deux pommes n'ont pas des aîles comme mes rouges-gorges ; j'ai du

moins quelque chose à porter à ma mère ; mais je croyais avoir bien davantage quand je chantais là de si bon courage malgré mon chagrin. Ah ! mon Dieu, mon Dieu, si j'étais prince, comme j'aurais donné dix beaux sous au petit Antoine pour ses rouges-gorges et sa chanson ; oui, dix sous, ni plus ni moins, et comme Antoine aurait été content !.... Mais fou que je suis, si j'étais prince, je ferais comme les princes, je partirais au galop sur mon beau cheval, et sans songer au petit Antoine. Enfin patience, dit-il en se remettant en chemin du côté de la chaumière, il y a encore des rouges-gorges et du crin par le monde ; dès ce soir je vais remettre des filets, et qui sait si les deux mêmes n'y reviendront pas ! je leur ai fait tant d'amitiés ! je leur ai

dit tant de douces paroles ! ce n'est pas des princes eux, ils vous savent gré des plaisirs qu'on leur fait. Oh ! si je les rattrape, il passerait bien devant moi cinquante princes, que je ne leur tirerais pas mon chapeau; il me l'a permis, et j'ai du moins gagné cela : et puis, si je n'ai pas d'argent à porter à ma mère, j'ai une belle histoire à lui raconter. Que va-t-elle dire, quand elle saura que j'ai vu le prince et que je lui ai parlé ? Ah mon Dieu ! ce n'est pas là le plus beau de l'histoire, elle va bien me gronder de lui avoir parlé comme je l'ai fait; mais quand on voit ces deux rouges-gorges en l'air, peut-on savoir ce qu'on dit ? Tout en réfléchissant sur les grands événemens de la journée, il approchait de la chaumière. O surprise ! il voit

le prince et son chambellan qui en sortaient, et les picqueurs devant avec les chevaux, et sa mère qui les suivait avec de grandes révérences, et tout ce beau monde qui s'en va au galop vers la ville. Qu'est-il allé faire là, pensait Antoine; est-il allé conter à ma mère comme j'ai été malhonnête? Si elle l'avait su de moi, elle m'aurait pardonné : mais du prince lui-même! elle va être bien en colère. Ah mon Dieu! pourquoi l'ai-je rencontré! j'espère au moins qu'il lui aura dit que j'ai enfin chanté tant qu'il a voulu. Il avançait, et sa mère aussi qui venait en boîtant à sa rencontre. Antoine, cher Antoine, lui cria-t-elle, dès qu'il put l'entendre; viens vite, mon enfant, vois ce que tu m'as valu, ce que monseigneur m'a donné à cause de toi. Elle lui

montrait une grosse bourse : lorsqu'il l'eut jointe, ils s'assirent à terre, et elle vida la bourse dans son tablier, il y avait cinquante ducats d'or. Antoine, tout émerveillé de voir tant de pièces à-la-fois, demandait s'ils valaient autant que des sous ; ils sont bien plus beaux, disait-il, mais pas aussi gros. Tu ne sais pas encore tout, lui dit-elle, il m'a donné ce trésor pour nous mieux loger et pour nous habiller, et il m'a promis un louis par mois jusqu'à ce que je sois guérie.

J'espère qu'il ne vous en donnera pas beaucoup de ces louis, bonne mère ; santé vaut mieux que richesses, dites-vous toujours, et à présent que vous n'aurez plus de soucis, il faut se bien porter.

A la bonne heure, mon enfant, mais tu ne sais pas encore le plus

beau; si tu continues à être sage et gentil, monseigneur veut te faire bien élever et te prendre pour son laquais.

Pour son laquais, dit Antoine, qu'est-ce que c'est que ça? bonne mère.

—C'est celui qui le sert, qui est derrière lui, derrière sa chaise, derrière son carosse, derrière.... Oh bien! moi, dit le petit, je n'aime pas être derrière, cela vous empêche de courir; je ne veux pas être laquais, moi, je veux être votre fils, votre petit Antoine.

- L'un n'empèche pas l'autre, petit imbécille.

Comment, n'empêche pas! Quand je serai derrière le prince, bonne mère, puis-je être à côté de vous et vous aider à marcher? Quand il faudra le servir, vous servirai-je? Qui

tournera votre rouet quand je serai planté là derrière sa chaise, les bras croisés? Non, certes, je ne veux pas être son laquais, pas même son piqueur; ils sont trop rudes aux pauvres petits garçons. Petit manant, me disait-il en me bourrant de son fouet. Pour le prince, il est bon, lui, il est honnête, il m'a parlé poliment, et puis tous ces beaux sous d'or qu'il vous a donnés! je l'aime, lui, je lui prendrai des rouges-gorges, et je lui chanterai ma chanson tant qu'il voudra : je lui cueillerai des violettes et des fraises, je les lui porterai dans son château; mais je n'y veux pas rester laquais quand même il me donnerait tous les jours une bourse comme la vôtre.

Il pleurait, et sa mère aussi; elle l'embrassa. Console-toi, cher An-

toine, lui dit-elle, ce serait bien triste aussi pour moi de me séparer de mon fils; mais nous en parlerons au prince pour qu'il te fasse apprendre un métier, et puisque tu ne veux pas me quitter, tu travailleras près de moi.

De bon courage et toujours, dit-il en sautant de joie; il présenta ensuite son épaule à sa mère pour s'appuyer, et chemin faisant lui conta son histoire, dont elle ne savait aucun détail. Le prince était entré chez elle et l'avait trouvée filant; il lui avait dit seulement qu'il avait rencontré Antoine, et qu'en faveur de sa gentillesse il faisait ce présent à sa mère. Il apprit d'elle que son mari était soldat, et qu'il périt à l'armée. Sa libéralité lui parut alors un devoir, et il promit à la veuve une petite pension qui fut exactement payée.

Antoine voua un culte aux rouge-gorges, et disait souvent qu'il leur devait son bonheur.

SEPTIEME NOUVELLE.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

L'HONNÊTE et bon M. de Landau mourut garçon à l'âge de quatre-vingt-sept ans ; sa mort fut aussi douce, aussi tranquille que sa vie avait paru l'être, et ses funérailles se passèrent avec la même régularité que ses journées. D'après son ordre toutes les petites dépenses d'usage dans cette occasion furent payées au sextuple ; ainsi tous les employés à la cérémonie furent on ne peut pas plus contens. Sa vieille gouvernante avait pleuré une fois au moment où son maître expira, elle

essaya de pleurer encore lorsqu'elle vit partir le convoi, et parla beaucoup du bonheur dont le cher défunt jouissait sûrement au ciel. Son neveu qui était héritier, en grand habit noir, crêpe pendant, mouchoir blanc à la main, le conduisit à sa dernière demeure, reçut au retour les complimens d'usage, fit l'éloge du mort, rendit justice à sa probité, à son économie, à son esprit d'ordre; il aurait voulu, disait-il, hériter aussi du cher oncle cette santé vigoureuse, cette excellente constitution qui avait autant prolongé sa vie, et souvent excité l'étonnement du neveu.

Tout se passa donc avec convenance à l'enterrement du célibataire. Chacun en revint avec cette disposition calme qu'on éprouve lorsqu'on

a l'idée que les choses vont tout naturellement comme elles doivent aller.

Le testament fut ouvert ; le défunt avait récompensé si généreusement sa gouvernante, qu'elle se crut en conscience obligée de le pleurer une troisième fois. Il léguait quatre mille écus pour doter des pauvres filles, et quelques sommes aux enfans d'un ami, nommé Henfeld, et laissait à son neveu le reste de sa fortune, sous une condition qui se trouvera dans cette lettre, qui était à l'adresse de M. Henri de Landau son neveu, et jointe au testament.

Mon cher neveu,

Le tems n'est pas éloigné où je dois passer de la tranquillité de ma maison, à celle du tombeau : j'ai

mis ordre à mes affaires, et j'attends, sans impatience et sans effroi, le moment marqué pour ce passage; mais je ne puis dire que ce soit sans regrets, j'en éprouve souvent sur la manière dont mon inutile et longue vie s'est écoulée; je songe avec chagrin que, lorsqu'on me verra partir pour l'autre monde, personne n'aura le désir de me retenir plus longtems, que pas un œil ne sera mouillé de larmes sincères et partant du fond du cœur. Sans doute il est douloureux de penser qu'on laisse après soi des cœurs déchirés, mais il est bien triste aussi de ne pouvoir compter sur les regrets d'aucun être sensible. Ne crois pas, mon neveu, que je veuille t'engager à donner des démonstrations d'une douleur à laquelle personne ne croirait; je ne

t'ai pas donné la vie, je ne t'ai pas élevé; si j'ai été bon pour toi, c'est qu'il était dans mon caractère de l'être et que je n'étais méchant pour personne; mais, malgré moi, je t'ai gardé bien long-tems la fortune sur laquelle notre relation te donnait des droits naturels; et, certes, tu ne peux pas être bien affligé d'en jouir enfin à la place d'un oncle de quatre-vingt-sept ans. Tout ce que je te demande, c'est que tu ne fasses pas paraître une joie intéressée, et que tu accompagnes mon convoi sans tristesse, mais en te souvenant que je t'aimais. Cette cérémonie qui nous attend tous, qui rappelle la fin de l'homme, doit se faire avec gravité et solennité : j'ai donc assez de confiance en ta délicatesse pour espérer que ton maintien témoignera que ton cœur est

touché. Voilà, mon cher neveu, tout ce que je puis espérer de toi, ainsi que l'accomplissement de la condition sous laquelle je te laisse mon bien, et cette condition, c'est que tu te maries : j'ai pris des précautions pour que si tu restes célibataire, il soit disposé de mon bien d'une autre manière. Tu ne dois pas en être surpris, non plus que de la fondation de quatre mille écus, dont les intérêts doivent être employés à doter et marier chaque année une pauvre fille. Je n'ai pas été assez heureux pour remplir les devoirs les plus importans de la vie, ceux d'époux et de père, sur lesquels repose toute la société ; je veux réparer autant qu'il dépend de moi ce tort involontaire, et placer dans cette société où j'ai vécu si long-tems soli-

taire et ennuyé, autant de bons ménages qu'il me sera possible. Puisse le tien être le plus heureux ! cela dépend beaucoup de ton choix et de toi-même ; mais, lors même que tu aurais des peines, suite de ton mariage, sois sûr que l'ennui et l'isolement sont encore les plus cruelles. C'est à toi, moins qu'à personne, que je dois demander pardon de ne m'être pas marié, et je te permets de trouver que j'ai bien fait ; mais cependant j'ai besoin de me justifier de n'avoir pas prêché d'exemple, et de mettre en évidence les motifs de ma vie solitaire, qui n'ont pas été connus et pourraient être mal interprêtés.

Tu ne me rendrais pas justice si tu m'accusais d'insensibilité pour un sexe aimable et pour les plus doux

sentimens de la nature; j'ai éprouvé cet attrait puissant qui entraîne notre cœur avec tant de force vers la plus belle moitié de l'espèce humaine, et de bonne heure j'ai senti le pouvoir de l'amour. Il me souvient encore de ces instans où, malgré l'absence de l'objet aimé, je n'étais jamais seul, où cet objet chéri était toujours présent à ma pensée; mon imagination m'offrait alors le bonheur domestique dans les bras de mon épouse, entourés de nos enfans, comme le premier des biens et la vraie destination de l'homme.... Des enfans, ce mot seul faisait palpiter mon cœur! Je les aimais avec passion, je courais à la fenêtre dès que j'entendais dans la rue le bruit de leurs jeux; je les suivais des yeux avec plus d'intérêt, plus de vrai plaisir que je n'en aurais

éprouvé dans la plus brillante fête. La naissance d'un enfant, dans ma fille, ou dans celle d'un ami, me comblait de joie; je prenais dans mes bras l'innocente petite créature, je la contemplais avec délices, je la promenais des heures entières; la mère me regardait avec la tendre reconnaissance qu'une mère sent toujours pour celui qui caresse son enfant, et j'éprouvais ainsi la douce illusion de la paternité. Je me rappelle encore comment, dans mes douces rêveries, je me représentais le délice de se voir renaître dans un autre soi-même et de devoir ce bonheur à une femme chérie; je me peignais la douce impatience avec laquelle on attend la naissance d'un premier enfant; comme on se réjouit de connaître son sexe, de voir ses

traits à peine formés, mais qui sont toujours charmans aux yeux d'un père; et les préparatifs pour recevoir le nouvel habitant de la maison, la joie avec laquelle il est accueilli, les soins que chacun lui rend à l'envi, l'importance avec laquelle on cherche sa ressemblance, le plaisir de son premier sourire, et tous ceux qu'amènent successivement les développemens de l'intelligence du cher petit être qui nous doit l'existence et nous en fait sentir la valeur; quelle joie au premier mot qu'il prononce, au premier pas qu'il fait ! Il me semblait voir mon enfant se traîner d'abord sur ses pieds et sur ses mains, puis se soutenir en tremblant sur ses petites jambes, et se jeter dans les bras que lui tend sa mère craintive; et lorsqu'ensuite il commence

la maison par ses jeux bruyans; lorsqu'il vous apporte ses joujoux pour vous les faire admirer, et que vous pouvez le rendre heureux tout un jour en lui en donnant un nouveau; et lorsqu'il vient en pleurant vous demander des consolations pour les petits chagrins passagers de l'enfance, ou pour la bosse qu'il s'est faite au front en tombant, on le caresse, on le guérit; les larmes coulent encore sur sa ronde petite joue et sa bouche vermeille sourit déjà. Oui, ces pleurs même de mon enfant, et le plaisir de les changer en sourire, formaient dans mon imagination une partie de l'intérêt continuel attaché au bonheur domestique; même à présent sur le bord du tombeau, le tableau que je viens de tracer, émeut mon vieux cœur au point que, malgré les peines

attachées à cette vie, je consentirais à la recommencer avec l'espoir de jouir de ce bonheur. Plus je réfléchissais sur la vie, et plus s'augmentait le désir de m'entourer d'objets d'intérêt, d'animer mon existence par l'exercice des plus douces affections de l'ame. N'est-ce pas le seul moyen d'étendre notre sphère d'activité et de jouissances? L'amour, l'espérance, la crainte même doivent tour-à-tour émouvoir le cœur humain, pour que ses jours ne s'écoulent pas dans une triste monotonie? N'est-ce pas pour échapper à cette monotonie insupportable à l'homme qu'il s'occupe de mille inutilités, de mille niaiseries? L'un joue aux échecs, l'autre bâtit des maisons; l'un apprend à sifler des oiseaux, l'autre à déchiffrer de la musique;

celui-ci cultive des fleurs, cet autre fait des livres, etc. etc. Tous ces différens moyens d'échapper à l'ennui ne me tentaient point; en examinant avec soin tous les différens intérêts que peut offrir la vie, je n'en trouvai qu'un seul qui put m'y attacher et me la faire chérir, c'étaient les douces relations d'époux et de père; une femme, des enfans confiés à nos soins, à notre protection, font éprouver à chaque instant que l'existence n'est pas inutile, que nos travaux ne sont pas sans but; et la certitude d'être aimé des êtres pour qui on travaille, en est la récompense.

Il n'entrait donc pas, dans mes projets, de vivre célibataire, et si je suis resté dans ce triste état, c'est bien malgré moi. Je n'ai pas été heureux en amour, peut-être y a-t-il

de ma faute, mais elle est bien involontaire ; j'aimais de bonne foi, mes vœux ont toujours été honnêtes et légitimes, puisque je n'aspirais qu'à devenir un bon mari et un bon père de famille ; à quatre-vingt-six on ne m'accusera pas de vanité si je rappelle que ma figure, sans être très-distinguée, était agréable ; mon esprit avait de la gaîté et de l'apropos ; mon cœur était bon et sensible, mon caractère était doux et complaisant : j'ose t'assurer, mon neveu, que les femmes en aiment et en épousent qui ne me valaient pas. J'ai été amoureux huit fois en ma vie, n'est-ce pas assez, et n'est-il pas bien malheureux après cela de mourir garçon ?

Ma première inclination.... ah ! mon ami, jamais je ne puis y penser

sans laisser couler mes larmes. Une douce, une innocente fille que j'aimais comme on aime la première fois, et qui m'aimait aussi tendrement, la mort me l'a enlevée ! Je fus bien près de la suivre au tombeau ; jamais je n'ai oublié ma chère Marie, je la porte encore dans mon cœur ; il n'y a pas de jour que je ne pense à cet ange, son image réjouit encore mon ame, comme un rayon du soleil réjouit mes yeux, et j'ai le consolant espoir de la retrouver dans l'éternité bienheureuse.

Je ne mourus pas et je me consolai, l'un est une suite de l'autre ; après quelques années de douleur et d'indifférence, une très-jolie blonde ranima mon cœur. Elle se nommait Rose, et jamais nom ne fut mieux donné. Je fis tous mes efforts pour

lui plaire; et bientôt je crus y avoir réussi. Elle recevait mes soins avec bonté; souvent je l'entendais soupirer, elle rougissait, et baissait les yeux d'un air ému, lorsque je prononçais le nom d'amour; oh! combien je l'aimois alors! voilà celle qui sera la compagne de ma vie et la mère de mes enfans, pensais-je avec ravissement! et tombant un jour à ses pieds, je lui fis l'aveu de ma passion. Elle m'interrompit dès les premiers mots, mais sans colère, ses yeux étaient pleins de larmes. — Voilà ce que j'ai craint, me dit-elle; je vous aime aussi, mais comme mon ami et celui de Léon C**, à qui je suis liée par l'amour le plus tendre; je n'épouserai jamais que lui, et vous ne voulez pas sans doute être le rival de votre ami. Soyez

aussi le mien, et décidez mon père qui vous estime, à m'unir à mon amant. Je le lui promis, et je tins parole ; elle épousa Léon, et je souffris tout au monde le jour de leur noce en les accompagnant à l'église; que n'aurais-je pas donné d'être à côté de la belle Rose devant cet autel, sa main dans la mienne, et lui jurant amour et fidélité!

Il fallait y renoncer, mais je n'en pris que plus de goût pour le mariage en voyant comme ce couple était heureux. J'eus occasion de rencontrer chez eux une parente de mon ami, jeune et belle comme un ange; elle reçut mes soins et ma déclaration avec des témoignages d'estime, mais comme un hommage qui lui était dû. Amélie, c'était son nom,

fière de sa beauté, de son esprit, ne songeait qu'à régner sur tous les hommes, et regardait comme au-dessous d'elle de se consacrer au bonheur d'un seul. Tant que je ne parlai que d'amour, je fus assez bien traité à mon tour, car Amélie possédait à merveille l'art de persuader à dix hommes à la fois que chacun d'eux était le seul aimé, et dans le vrai elle était incapable d'aimer autre chose qu'elle-même. Dans un moment où je croyais l'avoir attendrie, je prononçai le mot de mariage, et je la conjurai de prouver la préférence qu'elle m'accordait sur mes rivaux en me donnant sa main; elle partit d'un grand éclat de rire, me demanda si j'étais fou ou si je la croyais folle, et m'assura qu'elle n'avait pas encore rencontré l'homme

qui méritât qu'elle lui sacrifiât sa liberté et ses conquêtes. Je la quittai, et je rentrai chez moi plus irrité que touché de son refus; j'avais plutôt été ébloui de ses charmes, qu'entraîné par son caractère, et j'avais plus de dépit que de chagrin. Rien n'étouffe comme la colère; j'ouvris ma fenêtre pour respirer, et mes yeux se fixèrent machinalement sur la rue; dans ce moment une jeune brune svelte et piquante la traversait; je la connaissais un peu, elle était de la société d'Amélie qui la traitait en petite fille; jamais elle n'avait attiré mon attention, dans cet instant sa tournure élégante me frappa, et, comme un éclair, il me passa dans la tête de narguer la fière Amélie en faisant ma cour à cette jeune personne. Cette idée devint

bientôt un projet arrêté; et comme à l'ordinaire il s'y joignit des idées de mariage, qui embellirent encore à mes yeux l'objet de mon nouvel amour. Le soir même je retournai chez Amélie, mais ce fut uniquement pour voir Caroline ; je ne m'aperçus pas des agaceries de la coquette, ou je les méprisai et je me déclarai hautement l'adorateur de la petite brune. Je me fis présenter chez ses parens, et je ne laissai échapper aucune occasion de lui faire connaître mes sentimens : elle paraissait y répondre, et me permit enfin de m'adresser à son père pour obtenir son consentement. Le jour même où je devais faire ma demande dans les formes, il me prévint et vint chez moi, pour me communiquer, comme à un ami de la maison, un mariage

très-avantageux pour sa fille, et qu'il venait de terminer ainsi qu'un procès important avec la famille de son gendre : comme il voyait, me dit-il, que sa fille avait de l'estime et de la confiance pour moi, il me priait de la disposer à cet établissement dont il recommença à me détailler tous les avantages. Je ne les sentais que trop et j'étais attéré. Ma douce et tendre Caroline ne le fut pas moins; elle pleura beaucoup, elle me répéta mille fois qu'elle m'aurait préféré, mais qu'il fallait obéir : je ne m'en consolerai jamais, me disait-elle en redoublant ses pleurs. — L'époux arriva le lendemain, il était jeune, il était beau, il était riche, et je vis bientôt qu'elle obéissait sans trop de peine : je la regrettai beaucoup, mais plus encore, je crois, la douce illusion d'être aimé.

Et quatre! Me voilà au milieu de ma carrière amoureuse sans en être plus avancé. J'étais devenu timide et défiant; à peine osais-je regarder une femme de peur de redevenir amoureux, mais bientôt le mal me guérit de la peur. Je le fus de nouveau, mais avec une telle crainte de ne pas réussir à plaire, que je n'osai jamais faire connaître mon amour à celle qui me l'inspirait, au moins par mes paroles, car il lui était facile d'en juger par mes actions. C'était une jeune étrangère, qui était venue avec sa mère passer quelque tems dans notre ville; on lui auroit à peine donné dix-huit ans, et quand on voudrait peindre Flore, Hébé, ou les trois grâces réunies, on n'aurait pu choisir un plus charmant modèle; une physionomie tour-à-tour si douce et si

animée, tant de gaîté et tant de modestie ! Je ne la voyais qu'aux promenades, à l'église et à la fenêtre, où elle était très-souvent, mais, où qu'elle fût, elle était bien sûre de me voir bientôt à quatre pas d'elle, mes yeux fixés sur elle, et lui faisant un profond salut dès que je rencontrais les siens : sa mère était toujours avecelle, et m'en imposait tellement par son air grave et solennel, que, n'en ayant d'ailleurs aucun prétexte, je ne pus prendre sur moi de les aborder, mais, plus d'une fois, j'eus le plaisir de voir les yeux de la jeune personne me chercher, et le plus charmant petit sourire effleurer ses lèvres : je passais régulièrement quatre fois par jour devant ses fenêtres ; lorsqu'elle y était, j'ôtais mon chapeau, et je me baissais de l'air le

plus tendre et le plus respectueux. Depuis quelques jours elle y était plus souvent, je remarquai même que lorsqu'elle m'avait aperçu de loin, elle s'établissait sur son balcon, et répondait à mes salutations avec son doux sourire qui me rendait plus heureux que je ne l'avais été de ma vie, car j'avais la tête complètement tournée de la belle étrangère, et je n'existais plus que pour l'entrevoir ; j'aurais bien désiré que ce fut de plus près, mais aucun homme n'était admis chez ces dames qu'un vieux médecin qui soignait la mère. Dès que je le sus, j'eus une maladie de commande, et je fus chez lui pour le consulter; je voulus le faire jaser sur les étrangères, mais, contre l'ordinaire des médecins, il était fort silencieux, et je ne pus apprendre

de lui que ce que je savais déjà ; que la mère était maladive et respectable, et la fille bien portante et charmante. Je le quittai rêvant aux moyens d'avoir accès dans la maison, et voulant au moins passer devant, avec l'espoir de la trouver à sa fenêtre. Elle y était en effet, et cette fois elle ne sourit pas seulement, mais elle rit aux éclats; et comme je passais lentement pour prolonger le plaisir d'être près d'elle, je l'entendis qui disait à quelqu'un dans la chambre : *viens vîte, mon ami, tu verras ma belle conquête, l'homme aux courbettes ; c'est bien l'être le plus ridicule.* Un beau jeune homme s'approcha, passa un bras autour de sa taille, et rit beaucoup avec elle en me suivant des yeux ; mais elle n'eut pas le plaisir de lui montrer ma cour-

bette, ni même mon visage, je m'en allai sans me retourner, courant aussi vîte qu'il m'était possible, et pestant contre la petite moqueuse qui me trouvait si ridicule, et qui, certes, avait bien raison. J'appris le lendemain que c'était la belle comtesse de R., qui voyageait incognitò avec sa mère, et que le jeune homme, arrivé la veille, était le comte de R. son mari depuis deux ans.

Cette triste aventure qui devait m'humilier tout-à-fait, me donna, au contraire, un nouveau courage. Résolu de n'être plus la dupe de mes sentimens, et de me marier, coûte qui coûte, je renonçai à me marier par amour, sûr qu'il viendrait de reste après, pour peu que ma compagne fût agréable; la propriété ajoute quelquefois un grand prix

aux objets, et la femme qui m'appartiendrait en aurait sûrement beaucoup pour moi: Qui sait, pensai-je, si le hasard ne me servira pas mieux que l'amour? le mariage est toujours une loterie; eh bien, je vais y mettre à l'aveuglette, sans avoir un numéro de choix et de prédilection: également après ma charmante inconnue, je redeviendrai difficilement amoureux. Ce parti pris, j'allai dans une société de jeunes personnes, et m'adressant à celle qui me plut le le mieux, je lui demandai pour le lendemain matin un entretien particulier chez elle; elle me l'accorda sans paraître surprise, ce fut moi qui le fus de trouver aussi peu de difficultés; il est vrai qu'elle n'avait plus ni père ni mère, et qu'elle vivait avec une vieille tante qui la

génait peu. — Etes-vous libre, lui dis-je en entrant ? n'avez-vous aucun engagement de cœur ? Aucun, me répondit-elle en souriant, je suis absolument libre. — Acceptez-vous mon cœur et ma main ? L'un et l'autre, me dit-elle, en me tendant la sienne. Elle mit une telle franchise dans sa réponse et dans son action, que je la trouvai charmante : elle n'avait cependant rien de remarquable qu'un beau teint, des yeux bleus très-animés, et la physionomie la plus gaie et la plus riante que j'eusse vu de ma vie. Il y aura du moins joie et bonne humeur dans mon ménage, pensais-je en regardant sa mine ronde et réjouie. Nous tombâmes d'accord sur tous les points, et, pour le coup, je me crus marié ; j'allai pour la forme, en dire un mot à la

tante, qui me reçut très-bien, et je sortis de là très-content, convaincu que le hasard m'avait bien servi, et déjà presque amoureux plus que je ne voulais l'être. — Mais hélas! cet engagement, pris avec tant de rapidité, fut rompu de même.... Il m'en coûterait trop de t'en dire les circonstances; heureusement je m'aperçus avant la cérémonie que je n'étais pas le seul qui fut pris au premier mot, quoique je fus le seul qui parlat d'épouser. — Dieu soit loué! elle n'était pas encore ma femme. Etre forcé de répudier la mère de ses enfans, de douter même de cette paternité, est un supplice que je n'aurais pu supporter.

Je me suis trompé, dis-je en sortant de rompre avec elle, le mariage est un engagement trop

sérieux pour le traiter aussi légèrement, et j'ai toujours eu le tort de ne pas étudier assez longtems celle dont je voulais faire ma compagne; mais une fois que le cœur est pris et que l'amour s'en mêle, on ne voit plus qu'à travers son bandeau. Essayons encore une fois de trouver une jeune personne qui n'aie point encore aimé, et qui consente à se laisser élever et guider par moi; je serai son mentor, je la formerai d'après mes goûts et mon caractère, et je ne lui déclarerai mes intentions que lorsque j'aurai acquis la certitude qu'elle peut et veut faire mon bonheur. J'avais un ami qui vivait avec une jeune sœur nommée Mathilde; c'était l'innocence et la candeur même: j'offris de lui donner des leçons; j'avais passé quarante ans, on me jugea

sans conséquence, et l'on eut raison. Fidèle à mon plan, je me contentais d'observer ses actions, ses propos, ses pensées même, sans me déclarer du tout; je ne la quittais pas un instant, je l'épiais sans cesse. Elle s'était attachée à moi par habitude; je n'en étais encore qu'à ma quatrième année d'étude, de vigilance et d'observations, et, content d'elle, j'allai me déclarer, lorsqu'au moment où je m'y attendais le moins, elle se laissa enlever par un jeune homme qu'elle ne connaissait que depuis quatre mois : je suis à comprendre comment elle put m'échapper, tant j'étais assidu auprès d'elle, mais je n'avais pas encore le droit de la surveiller la nuit, et ce fut le moment qu'elle prit. Elle laissa sur la table une lettre pour son cher

mentor, s'excusait sur une passion invincible, et comptait assez sur mon amitié si dévouée, pour me demander de faire sa paix avec son frère, etc. etc.

Je le fis, mais je ne nierai pas que ce fut en enrageant et que ce coup ne m'eut été très-sensible; l'amour propre du mentor était aussi blessé que le cœur du futur époux. Je m'étais promis que cette épreuve serait la dernière, et je m'étais cru si sûr de mon fait, je ne la quittais presque jamais, je ne m'étais pas douté de cette passion invincible; je suis encore convaincu que, si j'avais parlé six mois plus tôt, j'aurais été accepté. J'avais manqué l'instant du bonheur; à présent j'entrais dans ma quarante-septième année, et découragé de tant de tentatives infruc-

tueuses, je resolus de n'en plus faire; puisque je n'avais pu réussir à m'attacher une femme dans ma jeunesse, que pouvais-je espérer à mon âge? je les aimais cependant beaucoup encore, mais ce sentiment était accompagné d'une telle défiance, et de moi-même, et des femmes, qu'à peine osais-je me hasarder à leur parler. Cette timidité, trop rare chez les hommes pour qu'on put y croire, me donnait une apparence de froideur, ou d'indifférence bien démentie par mon cœur. Dans le tems de mes projets de mariage, et surtout pendant les quatre années que j'avais suivi Mathilde, j'avais arrangé, pour recevoir ma jeune épouse, le premier étage de ma maison; sa destination nâvrait actuellement mon cœur; il était d'ailleurs beaucoup trop grand pour un céli-

batire, et, décidé à ne plus penser au mariage, je m'arrangeai dans le haut de cette maison un petit appartement de garçon, et je louai ce premier à un M. d'Hennoff ancien militaire retiré; il s'était marié avec une veuve très-aimable, et j'aurais pu trouver chez eux une société agréable. Le mari avait au moins soixante ans, il parlait beaucoup de ses vieilles guerres, dont il avait rapporté des blessures qui rendaient sa santé languissante, et le retenaient presque toujours chez lui. Sa femme ne le quittait jamais quoiqu'elle fusse beaucoup plus jeune que lui; elle avouait trente-cinq ans, et peut-être en avait-elle quarante. Sa figure, très-agréable encore, attestait qu'elle avait été très-jolie, et on s'en rappelait d'autant mieux qu'elle même

paraissait l'avoir oublié. Elle passait pour avoir beaucoup d'esprit, et comme j'étais tout simplement un bon homme, ce titre de *femme d'esprit* m'effrayait ; il n'aurait tenu qu'à moi de voir que le sien ne l'empêchait point d'être une excellente femme, qui soignait son ménage et son mari bien mieux que si elle avait eu moins d'esprit, et qui, loin d'être exigeante sur celui de ses amis, n'exigeait d'eux que de l'amitié, de la bonté, de l'indulgence dont elle leur donnait l'exemple. Mais je l'ignorai longtems, parce que je les voyais très-peu ; un bon ménage, un homme qui n'était plus jeune, heureux mari, redoublait ma mauvaise humeur. Ils n'avaient pas d'enfans cependant, ce qui m'empêchait d'envier autant leur bonheur, mais ne m'attirait pas chez

eux ; je n'étais pas militaire, les batailles de M. d'Hennoff m'ennuyaient et je redoutais l'esprit de sa femme : ma dernière aventure m'avait donné de la tristesse et de la misantropie, et je fus ainsi long-tems sans me douter du trésor que je possédais chez moi, et qui devait avoir tant d'influence sur ma vie. Puisque je te fais mes confessions, permets moi, mon cher neveu, de te parler plus longuement de mon huitième et dernier attachement que des précédens, c'est celui dont je me rappelle le plus, et le seul peut-être (avec mes premières amours pour ma chère Marie) qui mérite le nom d'*attachement* ; j'ai quatre-vingt-six ans au moment où j'écris cette lettre, à peine osai-je dire que je suis guéri ; je ne pense pas à mon Eugénie sans

éprouver encore une vive émotion, mon vieux cœur bat plus vite depuis que j'ai commencé à te parler d'elle; un cœur aussi constant n'aurait-il pas mérité d'en trouver un à l'unisson?

Il y avait à peu près une année que Mathilde était partie, et je commençais à n'y plus penser, lorsque M. d'Hennof tomba dangereusement malade; une de ses blessures se rouvrit, et il fut condamné des médecins. Etant alors entièrement désœuvré, mon cœur me porta à offrir mes services à sa femme pour l'aider à le soigner; elle en fut reconnaissante, mais n'en abusa pas, et me permit seulement de la remplacer quelquefois quand l'extrême fatigue l'obligeait à prendre quelque repos: je fus ainsi le témoin d'une patience et d'un zèle dont je n'avais aucune idée, et

qui faisait presque envier le sort du malade ainsi soigné. Il mourut et fut regretté de sa compagne comme il devait l'être, avec sensibilité, mais sans exagération. Il laissait des affaires assez litigieuses avec des collatéraux; ma réputation de probité, les preuves d'amitié que je venais de donner au défunt décidèrent Mᵉ. d'Hennof à me demander, non-seulement des conseils, mais à me charger entièrement du soin de débrouiller cette succession. Je désirais une occupation utile qui put remplir mes journées, j'acceptai celle qui se présentait, et je devins ainsi l'ami de la plus aimable des femmes. J'appris alors qu'elle avait été mariée trois fois; je savais qu'elle était veuve quand le colonel d'Hennof l'épousa, mais j'ignorais qu'elle l'eut été deux fois; et j'avoue

que, malgré mon goût pour le sacré lien, je trouvai que ma nouvelle amie en avait fait un bien fréquent usage. — Je lui parlai de ma suprise. Elle augmentera, me dit-elle, quand vous saurez que je n'avais aucun penchant pour le mariage, et qu'aucun des miens ne fut volontaire; tous les rêves de ma jeunesse étaient de rester avec mes parens que je chérissais. Je perdis ma mère à quinze ans, mon père voulant se débarrasser de la garde d'une jeune fille, me maria, sans me consulter, à un honnête homme, mais que je ne connaissais point et qui ne me plaisait pas; il m'aimait cependant, et ne m'a pas rendue malheureuse. Il était Hollandais, et m'emmena dans sa patrie. Je n'avais que vingt ans lorsqu'il fut blessé à mort dans une affaire d'hon-

neur; un ami qui lui avait servi de second, et que je connaissais à peine, le ramena chez lui. Mon mari, craignant sans doute de me laisser si jeune et sans appui dans un pays étranger, rassembla ses forces pour prier son ami de le remplacer et de m'épouser dès que la décence le permettrait, et pour m'ordonner d'y consentir; il nous laissait sa fortune à cette condition. Tremblante, éperdue, ayant à peine entendu ce qu'il disait, à moitié morte moi-même auprès de ce lit de mort, je ne fis aucune objection; mon mari plaça ma main dans celle de son ami, nous donna sa bénédiction, et expira un instant après. Je ne l'avais pas aimé mais je le regrettais amèrement, car j'aimais bien moins encore celui qui devait lui succéder; j'eus lieu de

croire que la fortune de mon mari le tentait plus qu'une femme plongée dans la douleur, qui recevait ses soins avec une extrême froideur, et qui plus d'une fois lui offrit de lui céder en entier cette fortune en échange de sa liberté. Il ne l'accepta pas, réclama la volonté positive de mon époux mourant, à laquelle je n'avais rien opposé, me persuada que j'étais engagée, et me conduisit à l'autel dès que les premiers mois de deuil furent passés, pendant lesquels il m'avait obsédée. Une seconde fois donc je fus mariée, non-seulement sans amour, mais avec une extrême répugnance; je fis ce qu'il dépendait de moi pour la vaincre, et pour m'attacher à mon devoir, mais je ne fus pas secondée par celui que je tâchais d'aimer, et qui, malgré moi, se faisait

haïr : pendant dix ans il me rendit la plus malheureuse des femmes. Enfin au bout de ce tems le ciel eut pitié de moi, il mourut des suites de son inconduite, et me laissa à trente ans libre de suivre le vœu de mon cœur, les projets de mon heureuse enfance, et d'aller vivre auprès de mon père, dont l'état de langueur demandait des soins que je brûlais de lui donner. Je partis dès que je le pus, et j'arrivai dans une terre où mon père passait sa vie ; il me reçut avec des transports de joie, et je jurai à ses pieds et dans ses bras de ne plus le quitter ; mes soins lui étaient d'autant plus nécessaires, qu'il n'était pas le seul qui en eut besoin : je trouvai chez lui son ami, M. d'Hennof, que je connaissais depuis mon enfance et que je regardais alors

comme un second père; des blessures dangereuses l'avaient obligé à quitter le service avec une belle retraite, et le titre de colonel : il avait réuni ses maux à ceux de son ami, et tous les deux parurent les avoir oubliés quand ils me virent arriver. Je passai, avec ces deux aimables vieillards, trois années heureuses et tranquilles; au bout de ce tems les maux de mon père augmentèrent, et se sentant près de sa fin, il me demanda de lui promettre de ne pas quitter son ami. Mon cœur avait devancé cette promesse, je la fis sans balancer; le colonel voulait, par délicatesse, s'opposer à cet engagement; j'insistai, et j'ai tort de dire qu'aucun de mes mariages n'a été volontaire, car ce fut moi qui offris ma main à M. d'Hennoff, et qui le priai de sanc-

tionner ainsi l'engagement que je venais de prendre, et de me donner le droit de ne plus le quitter. Il n'eut pas la force de résister plus long-tems à ma touchante prière; mon père eut le bonheur de voir former ce lien avant que d'expirer; et je crus ne l'avoir perdu qu'à moitié quand je pus consacrer ma vie à celui que je regardais aussi comme un père. Après la mort du mien il voulut quitter cette terre, qui nous le retraçait trop à tous les deux. Il vint s'établir dans cette ville, loua un appartement dans votre maison, et je regarde encore votre amitié, me dit-elle, comme un de ses bienfaits; c'est lui qui m'a placée chez vous, qui m'a conseillé de m'adresser à vous, et vous m'en devenez plus cher. A présent que vous savez l'his-

toire de ma vie, ajouta-t-elle en finissant, vous m'avez pardonné, je pense, mes trois mariages. C'est un singulier sort que le nôtre; je ne voulais point me marier, et j'ai eu trois maris; vous aviez la passion du mariage, et sept femmes, l'une après l'autre, vous ont échappées; vous avez passé votre vie à être ou à vous croire amoureux, et moi, avec un cœur très-aimant, j'ai terminé ma carrière sentimentale sans connaître l'amour dont ma destinée m'a toujours éloignée; toute ma sensibilité a tourné au profit de l'amitié, et vous en êtes à présent le seul objet.

Tu peux comprendre quel fut mon ravissement à ces douces paroles; je lui jurai que mes sept amours ne valaient pas à mes yeux son amitié: je lui avais, comme tu

le vois, fait mes confidences, elle les avait payées de la sienne, et depuis ce moment nous n'eûmes rien de de caché l'un pour l'autre. — Ah! mon neveu, avant que je quitte pour jamais cette longue et triste vie, laisse-moi quelques instans encore arrêter mon souvenir sur ces courtes et délicieuses années de bonheur, suivies hélas! de tant de pesantes années de regrets et d'ennui, laisse-moi me rappeler, au coin de mon feu solitaire, ces douces journées passées à côté de mon amie, à lire dans son cœur; son esprit, que j'avais si fort redouté, n'était employé qu'à deviner ce qui pouvait augmenter mon bonheur, et à ne pas laisser un moment de vide dans nos entretiens; nous faisions ensemble des lectures, et son juge-

ment prompt, juste, éclairé, y répandait mille charmes. Quelle différence entr'elle et ces petites filles dont je m'étais cru passionné, et qui ne parlaient qu'à mes yeux! ma douce Marie, mes premières amours, était la seule que je regrettai encore près d'Eugénie, c'était le nom de baptême de M.me d'Hennoff, celui dont j'aimais à l'appeler, quand une liaison plus intime m'en eût donné le droit.... Ne va pas croire, cependant, que cette intimité allât plus loin que l'union de nos cœurs et de nos pensées, jamais le mot d'amour ne fut prononcé entre Eugénie et moi, jamais je ne lui ai exprimé d'autre désir que celui de mériter son estime et son attachement; la modestie, la dignité de son maintien, la pureté de son regard, et (j'ose dire, malgré ses trois

mariages) l'innocence de son cœur, arrêtait toute autre pensée ; nous n'étions pas assez jeune ni l'un ni l'autre pour excuser une faiblesse même à nos propres yeux; la crainte de l'offenser et de perdre peut-être son estime, l'emportait sur tout : notre liaison aussi sainte, aussi pure, je t'en fais le serment, que si elle eût été ma sœur, avait cependant quelque chose de plus tendre, de plus animé; nous nous suffisions l'un à l'autre, et son deuil l'obligeant à vivre dans la retraite, logeant sous le même toit, nous primes insensiblement l'habitude de passer ensemble toutes nos journées: dans les commencemens j'avais, il est vrai, à lui parler de ses affaires, mais ce prétexte cessa et je n'en eu plus besoin; j'étais attendu avec

autant d'impatience que j'en avais d'arriver.

Cette douce association de pensées et de vie dura toute une année sans que l'idée d'un plus grand bonheur vînt la troubler, mais enfin le démon du mariage vint de nouveau s'emparer de ma tête; je ne pouvais pas, il est vrai, me flatter d'une grande postérité avec une femme de près de quarante ans, et qui avait été mariée trois fois sans être mère; il n'était cependant pas impossible que nous eussions au moins un enfant, et cette idée faisait palpiter mon cœur de joie; mais, lors même que je n'aurais pas eu le bonheur tant désiré d'être père, ne suffisait-il pas de la certitude de passer ma vie entière comme cette année, pour me rendre le plus heureux

des mortels ? Je prononçai donc le mot de *mariage* en tremblant, car il m'avait toujours porté malheur. Eugénie sourit, me plaisanta sur ce qu'elle appela un redoublement de ma fièvre matrimoniale, et m'allégua ensuite plus sérieusement de si bonnes raisons de refus, que je ne trouvai rien à lui répondre. Ce fut d'abord le ridicule de se marier à notre âge; celui, plus grand encore pour elle, de reprendre un quatrième époux, je ne sais quelle promesse faite au brave d'Hennoff de porter toujours son nom, etc. etc. Ne vaut-il pas mieux rester amis, me dit-elle, en finissant avec le plus doux sourire, le mieux est l'ennemi du bien, puisque nous sommes bien et que nous nous trouvons heureux, gardons-nous de toucher à notre sort; il me

semble à moi que tout changement serait un mal.

Ah ! chère Eugénie, lui dis-je, en pressant sa main sur mon cœur, vous ne m'appartenez pas, il ne tient qu'à vous de me quitter. — Et, c'est pour cela que je ne vous quitterai jamais, me répondit-elle avec tendresse. Je me tus, sans oser lui dire tout ce qui manquait à mon bonheur; mais le charme de sa conversation était tel, qu'au bout de quelques momens je n'en imaginais pas de plus grand que celui de l'entendre et d'être aimé d'elle.

Une autre année s'écoula de même; son deuil touchait à sa fin et lui permit de rentrer dans le monde ; je l'en sollicitai moi-même, quoique j'y perdis bien des momens heureux, mais j'eus en échange le plaisir de

jouir de ses succès : elle était peu connue dans une ville qu'elle n'avait habité qu'en soignant la santé de son mari, ou portant son deuil; bientôt elle y fut appréciée comme elle méritait de l'être, chacun voulait la fêter, et les invitations se succédèrent tellement, qu'à peine pouvions-nous trouver de tems en tems un jour pour être ensemble : Ce sallon où j'avais passé des heures si douces en tête-à-tête avec son amie, fut ouvert à tous les visiteurs, et rarement je trouvai Eugénie seule. Je la suivais, sans doute, dans ce monde où je ne voyais qu'elle, mais je n'en étais pas plus heureux; notre manière d'être était si fraternelle, qu'elle faisait illusion, on nous séparait comme on sépare un frère et une sœur, et jamais on ne me faisait

jouer avec elle ; excédé des parties ennuieuses, où je me trouvais prisonnier, je préférais souvent de rester seul à l'attendre dans son cabinet, où tout me parlait d'elle ; elle rentrait, et tous les ennuis étaient oubliés, je retrouvais alors mon Eugénie aussi tendre, aussi amicale, toujours plus aimable, et me parlant avec esprit et gaîté de ce monde, qui avait pour elle l'attrait de la nouveauté ; je jouissais alors même du plaisir qu'elle y trouvait, et rassuré par son âge, par la sévérité de ses principes, par son amitié et par mon amour (car je ne me dissimulais plus que j'en avais pour elle), si je n'étais pas entiérement heureux, j'étais au moins tranquille. Je recommençais même bientôt à reprendre un peu d'espoir de parvenir

à décider Eugénie à m'épouser ; ses préventions contre le mariage parurent s'affaiblir ; souvent je la vis revenir de ses sociétés fatiguée et presque ennuyée ; elle enviait alors le bonheur d'une femme fixée au sein de son ménage, entre un mari et des enfans adorés ; en disant cela, sa voix était si émue, son regard si doux et si tendre. Ses paroles étaient si bien d'accord avec mes idées favorites, que je me retenais avec peine de tomber à ses pieds, et de renouveler mes instances pour devenir cet heureux époux qui devait lui faire connaître le bonheur domestique ; je renchérissais au moins sur le tableau qu'elle venait de tracer ; je lui disais qu'on ne peut être vraiment heureux que de cette manière. Un soir que j'avais parlé avec plus

d'éloquence et de chaleur, je la vis attendrie jusqu'aux larmes, elle voulut parler, et ses pleurs et son émotion arrêtèrent ses paroles; non moins ému qu'elle, je crus enfin toucher au moment du bonheur, et n'avoir qu'un mot à dire pour obtenir qu'elle devint ma compagne : Eugénie, chère Eugénie, lui dis-je en passant un bras autour d'elle, ton cœur est touché, je le vois, n'écoute plus que lui, dis à ton ami que tu lui accordes enfin cette main chérie, et le droit de te rendre la plus fortunée des femmes. — Le trouble le plus prononcé se peignit sur sa physionomie, elle ne répondait rien et cacha son visage dans ses mains en pleurant encore avec sanglots : j'attribuais cet état à la petite honte de déroger à ses principes et à ses résolu-

tions ; je prenais son silence pour un consentement, et je cherchais à la rassurer avec les expressions les plus tendres, lorsque se dégageant de mes bras, elle se leva et me laissa voir son visage inondé de larmes : mon cher Landau, me dit-elle, laissez-moi vous quitter ce soir, j'ai besoin de quelques instans de solitude ; demain vous aurez ma réponse positive, je ne puis, non je ne puis vous dire.... Mais demain vous lirez dans le cœur de votre Eugénie ; elle m'échappa. Quand elle fut sur la porte elle se retourna, et me dit d'une voix tremblante, mon ami, promettez-moi que vous m'aimerez toujours.... Je voulus me rapprocher d'elle, elle avait disparu, et me laissa encore la douce illusion que, le lendemain, le bonheur de toute ma vie serait assuré.

Tu comprends que je dormis peu cette nuit-là ; à peine fus-je levé qu'on me remit une lettre d'Eugénie.... Je ne l'ai pas conservée, elle fut d'abord sacrifiée à mon désespoir, mais elle est restée gravée dans mon souvenir, et en voici la substance.

Eugénie m'apprenait que notre liaison avait été mal interprêtée, et qu'elle avait fait du tort à sa réputation. En m'épousant elle aurait confirmé les soupçons, et n'avait vu d'autre moyen de nous justifier complètement qu'en cédant aux vœux du baron de Lenberg et en lui accordant sa main; depuis deux jours elle était engagée avec lui. Elle avait assez compté sur mon amitié pour être sûre que ma conduite dans cette occasion achéverait d'effacer tout

soupçon. Elle se devait à elle-même, à moi, et surtout à la mémoire du respectable d'Hennof, de prouver à tout le public qu'elle était la nature de notre liaison, et son mariage avec un homme aussi considéré que le baron de Lenberg lui en avait paru le seul moyen; il n'avait pas moins fallu qu'un motif aussi puissant pour l'engager à former un nouveau lien, et à quitter l'ami qu'elle n'oublierait jamais et à qui elle demandait indulgence et pardon, etc. etc. Elle finissait, pour rassurer mon amitié sur son bonheur, par un éloge pompeux de son futur époux, etc. etc. Il était aisé de voir que l'amour l'avait dicté.

Pauvre Eugénie! pourquoi mentir à ton ami? pourquoi ne pas lui avouer que ton cœur, qui n'avait jamais connu l'amour, s'était laissé

séduire par l'extérieur brillant de M. le baron de Lenberg ? le cœur n'a point d'âge, et s'il est vrai qu'il faut aimer une fois au moins dans la vie, qui oserait le condamner ? Le baron de Lenberg, âgé de quarante ans, était encore le plus bel homme de notre ville, le plus connu par ses succès auprès des femmes : j'avais bien remarqué que M°. d'Hennof lui plaisait, mais, lui sachant un attachement pour une autre femme, je n'en fus pas inquiet, et mon amour-propre en avait été flatté : celui d'Eugénie le fut sans doute aussi, car il n'est que trop vrai que l'amour commence presque toujours par la vanité flattée, et celle de M°. d'Hennof devait l'être de la conquête du beau, du séduisant Lenberg, de l'enlever à une femme plus jeune qu'elle, et de le

fixer par le mariage. Je ne fis pas d'abord ces réflexions, et je ne trouve point de termes pour te peindre mon désespoir et ma rage; je déchirai la lettre d'Eugénie en mille pièces, et j'aurais voulu pouvoir anéantir aussi et mon rival, et ma perfide amie, et moi-même. N'osant pas me fier à mon premier mouvement, je m'enfermai dans ma chambre à double tour, et je m'abandonnai seul à l'excès de mon chagrin: Eugénie avait fait plusieurs fois demander une réponse, et mon valet de chambre avait en vain heurté à ma porte; effrayée, elle y vint enfin elle-même, et j'entendis sa douce voix qui m'appelait et me conjurait d'ouvrir: je ne pus y résister, et prenant tout-à-coup mon parti, avec une force que je trouvais même dans l'excès de

mon désespoir, j'ouvris et je reçus chez moi la tremblante Eugénie. La douleur avait tellement altéré mes traits, qu'elle ne pût retenir un cri en me voyant; elle-même était si pâle et si changée, que je me hâtai de la placer sur un fauteuil. Ah! mon ami, me dit-elle en joignant les mains, est-ce moi qui vous rend si malheureux? Ordonnez de mon sort, il n'en sera que ce que vous voudrez. --Dites un mot, et je romps à l'instant avec Lenberg. A mesure qu'elle parlait, je sentais ma colère s'évanouir et faire place à l'attendrissement; je pleurai, mon neveu; ton vieux fou d'oncle à cinquante ans versa des torrens de larmes aux pieds de la femme qui l'avait trompée. Ces larmes me soulagèrent. Eugénie, lui dis-je dès que je pus parler, je vous remercie de

me rendre l'arbitre de votre sort, et de me donner le droit de faire votre bonheur. Je courus à mon bureau, et j'écrivis d'une main assez ferme à M. de Lenberg, que mon amie, M^e. d'Hennof, venait de me confier leur engagement, que, chargé du soin de sa fortune, je désirais lui parler sur cet objet, et que M.^e d'Hennof le priait de venir chez elle à l'instant même. Je sonnai, j'envoyai le billet après l'avoir montré à Eugénie, et lui donnant le bras, je la ramenai chez elle pour y attendre son amant; dans l'entrevue je ne lui parlai que de ses intérêts pécuniaires. Un seul mot de sentiment, une seule expression tendre m'aurait rendu tout mon désespoir. Oh! mon ami, quelle puissance que celle de l'homme quand il veut faire usage de ses forces! Ce

que je souffris dans cette cruelle journée ne peut s'exprimer, et pas un signe de faiblesse ne trahit le secret de mes douleurs. Le baron de Lenberg arriva, je lui remis ma *pupille* et ma *sœur adoptive* en lui recommandant son bonheur, et je pris un maintien si respectable, si paternel, que s'il avait eu le moindre soupçon, il dût être détruit à jamais, et qu'il ne pût pas même se douter de ce que j'éprouvais; mais j'étouffais intérieurement, et je n'y pus tenir plus long-tems, je sortis, je les laissai seuls, et j'allai courir les champs, au pied de la lettre, car j'errai plus de trois heures sans m'arrêter et sans savoir moi-même où j'étais : aucun de mes *désapointemens* passés ne m'avait fait autant de peine, et, je te jure, que si je ne m'ôtai pas la vie,

ce fut uniquement pour ne pas troubler le bonheur d'Eugénie. Je rentrai avec horreur dans cette maison où j'avais été si heureux ; mes forces n'allèrent pas jusqu'à voir Mᵉ. d'Hennof, je ne m'informai pas même si elle était chez elle ; renfermé dans ma chambre, je passai une longue soirée à rassembler tous les papiers relatifs à ses affaires, je les lui envoyai le lendemain matin, en la conjurant d'abréger mon supplice et de se marier le plus tôt possible : elle me le promit aisément, car elle aimait le baron de Lenberg, et elle était mal à son aise avec moi. Je me suis étendu avec délices sur mes années de bonheur, je vais passer rapidement sur celles qui les ont suivies, et surtout sur le moment du mariage d'Eugénie, auquel je ne pense pas

encore sans un frisson douloureux : je dus assister à la cérémonie comme père, elle n'avait que moi pour remplir cet office ; il fallut, le soir, la voir quitter pour jamais cette maison..... Mon ami, je le répète, on peut tout sur soi puisque je l'ai supporté, et on ne meurt pas de douleur puisque j'ai quatre-vingt-six ans.

Eugénie et son mari me conjurèrent de leur conserver mon amitié, de les voir souvent, de regarder leur maison comme la mienne ; j'essayai si cet effort m'était possible, mais je m'aperçus bientôt que mon Eugénie n'était plus pour moi que la baronne de Lenberg ; je ne la trouvais pas, ou je la trouvais entourée de ses nouvelles relations, qui toutes, ayant des droits sur son affection, s'étaient placées entre elle

et moi, et m'avaient reculé d'autant : si je la trouvais seule un instant, au lieu de ces entretiens animés et pleins d'intérêt, nous étions gênés, embarrassés, nous cherchions des sujets de conversation ; la confiance qui nous faisait lire dans le cœur l'un de l'autre nous était interdite ; en lui parlant de mes peines je l'aurais affligée ; en me parlant de son bonheur elle m'aurait irrité ; par une contradiction inconcevable, je désirais passionnément qu'elle fut heureuse, et je ne pouvais en supporter les détails ; nous étions donc réduits à nous parler de choses indifférentes.... Qu'étoit-il devenu le tems où rien n'était indifférent entre nous deux, où tout ce qui rendait l'un heureux et content faisait le bonheur de l'autre? à peine même

osais-je la regarder ; ses yeux m'évitaient aussi, elle craignait sans doute de voir sur mes traits le ravage du chagrin : au bout de quelques momens nous restions en silence ; désirant tous les deux que quelqu'un vînt interrompre un tête-à-tête aussi pénible. Souvent c'était son mari, et mon supplice était alors à son comble ; il avait avec elle ce ton d'intimité qui me fut permis si long-tems ; il prenait, il baisait cette main que j'avais si souvent serrée dans les miennes avec la plus tendre amitié, il l'appelait *sa chère Eugénie*, devant moi, qui lui donnai si long-tems ce nom chéri, et qui n'osais plus la nommer que *madame* ; ce mot expirait sur mes lèvres, je sortais avec le cœur froissé, déchiré, en rentrant chez moi, je passais de

vant son appartement fermé, je m'enfermais dans mon cabinet solitaire, et j'y retrouvais tout le désespoir des premiers momens. Je sentis enfin que cette vie n'était plus supportable, mon cœur m'entraînait auprès d'Eugénie et m'en repoussait avec une égale force ; un poids énorme l'accablait sans cesse, je pris le parti de m'éloigner de tout ce qui me rappelait mon bonheur passé. Ton père était établi dans cette ville, assez distante de celle où j'étais pour que rien ne pût m'y rappeler; il m'avait souvent pressé de nous réunir : Je m'y décidai, j'annonçai mon départ, et M.me de Lenberg l'apprit avec assez d'indifférence ; elle avait l'espoir d'être mère qui l'absorbait entièrement, et ce fut un nouveau motif de m'éloigner.

Je vendis ma maison au baron de Lenberg ; il avait souvent entendu sa femme regretter son logement, et crut lui faire plaisir en le lui rendant : j'avoue que ce fut une jouissance pour moi de la laisser au milieu des souvenirs de notre liaison ; si elle y en a retrouvé un seul qui lui ait fait éprouver la centième partie de ce que j'éprouvais depuis qu'elle m'avait quitté, je n'ai été que trop vengé. — Hélas ! je le fus ensuite d'une manière bien cruelle, et qui m'a laissé un éternel regret. Cet enfant dont j'étais si jaloux, vint mort au monde et coûta la vie à sa mère, qui n'était plus assez jeune pour être mère avec sécurité. J'appris ce triste événement par le baron de Lenberg, quelques mois après les avoir quittés ; il renouvela toutes mes douleurs.

Aimable et chère Eugénie, pourquoi ne t'es-tu pas contentée de ma pure et si tendre amitié ? Tu vivrais encore à côté de ton ami dévoué, et il ne terminerait pas ses jours dans l'isolement et les regrets.

Je ne connaissais presque point mon frère, qui avait quitté très-jeune la maison paternelle, et s'était fixé dans cette ville éloignée, mais j'étais disposé à l'aimer, et je me faisais un plaisir de vivre avec lui et et sa femme; ils avaient eu plusieurs enfans qu'ils avaient tous perdus; c'était un vif chagrin pour moi de ne pas trouver chez eux cet objet d'intérêt que j'avais si fort désiré. J'eus encore une autre peine, je ne pus loger avec eux comme je l'avais espéré; ils vivaient chez les parens de

sa femme, vieillards assez moroses, qui ne voulurent ni me recevoir ni me céder leurs enfans; il fallait donc prendre mon parti de vivre seul. J'achetai la petite maison que j'habite encore, avec un jardin attenant; j'arrangeai le tout aussi bien qu'il me fut possible; mais quand j'eus bâti, meublé, planté et qu'il ne me resta rien à faire, tout ce que j'avais fait m'ennuia, parce que je n'avais personne qui put en jouir avec moi. Mon frère était dans le commerce, je m'associai avec lui, je travaillai de toutes mes forces pour me distraire, et je gagnai de l'argent; mais pourquoi et pour qui ce travail et cet argent? j'en ai déjà plus qu'il ne m'en faut pour mon triste individu; je le répandis, je donnai aux établissemens de charité et à tous

les pauvres ; ils me remerciaient ; mais ils ne m'aimaient pas, mon orgueil seul était satisfait. Quelquefois une tristesse mortelle s'emparait de moi en regardant ma maison, mon jardin, mon or ; celui à qui tout cela devait appartenir m'était alors inconnu ou indifférent. Enfin le ciel, dans sa grâce, m'ôta ce souci, tu vins au monde, mon cher neveu, et ta naissance fut un grand sujet de joie dans la famille ; je te regardai comme mon héritier, et, dès ce moment là, je m'attachai davantage à mes propriétés ; mais je ne pus pas m'attacher à toi comme je l'aurais fait si je t'avais vu plus souvent ; tes vieux grands parens et ta bonne mère étaient si idolâtres de toi et craignaient si fort de te perdre, qu'ils ne te quittaient pas un instant ; tu

avais, quatre ans au moins que je n'avais pas encore eu la satisfaction de te danser à mon gré sur mes genoux : ton père, tout occupé de son comptoir, n'avait pas le tems de t'amener chez moi, excepté, de tems en tems, le dimanche ; ta mère t'accompagnait ; et tu peux te rappeler encore comme elle te suivait pas à pas dans les allées de mon jardin, où j'aurais tant aimé à te voir courir en liberté, et comme elle te disait à chaque instant « ne touche pas cela, c'est à l'oncle ; n'incommode pas l'oncle » etc. etc. et tout ce qui devait t'empêcher de m'aimer. Lorsqu'elle t'emmenait en te disant, allons, Henri, fais un beau serviteur à l'oncle, je t'ouvrais mes bras et je te disais : viens m'embrasser, mon cher petit : tu hésitais en regardant ta

mère, qui répétait toujours » allons, Henri, n'incommode pas l'oncle, si j'insistais, elle te grondait pour me prouver qu'elle ne te gâtait pas, et j'avais encore le chagrin d'être la cause de tes pleurs : Non, disais-je douloureusement, jamais cet enfant n'aura pour moi aucune affection, pas même de la reconnaissance des biens que je lui laisserai, parce que je ne puis pas les emporter; pourquoi m'aimerait-il? Je ne lui ai pas donné la vie, on ne me permet pas de lui donner les soins et les plaisirs de l'enfance; qui sait même, disais-je dans mon chagrin, s'il ne trouvera pas ma santé bien robuste, ma vie bien tenace? — Pardonne-moi si je t'ai fait tort, j'ai été assez puni de ces pensées par la tristesse qu'elles me donnaient. Ma vie s'écoulait ainsi

sans joie et sans plaisir, avec tous les moyens de jouir, je ne jouissais de rien ; j'étais pauvre au milieu de mes richesses, parce que je manquais du seul bien que j'aurais désiré d'avoir, une femme et un enfant qui m'appartinssent ; je vivais comme un voyageur qui passe sans laisser de traces, comme un étranger qui soupire après la famille qu'il a laissée dans son pays ; j'avais beau agir, penser, m'occuper, faire du bien, une solitude profonde me suivait partout et s'augmentait en rentrant chez moi ; une espèce de terreur me saisissait lorsque j'entendais le retentissement de mes pas dans ma chambre silencieuse ; tout-à-coup je me retournais vivement, comme si quelqu'un que j'attendais m'eût suivi, et ce quelqu'un c'était une com-

pagne dont l'idée était encore au fond de mon cœur. Quand j'eus atteint soixante ans, je vins à me rappeler que c'était à cet âge que M. d'Hennoff avait eu le bonheur d'épouser Eugénie; ne pourrais-je pas être aussi heureux que lui, et trouver une seconde Eugénie? Cette chimère s'empara de mon imagination au point que je ne pensais plus à autre chose, et que, dès qu'une demoiselle me disait un mot de politesse ou d'intérêt, je croyais qu'elle allait m'offrir de me consacrer sa vie et me prier de l'épouser. Pour rien au monde je n'aurais parlé le premier, je me rendais justice, je sentais qu'à mon âge on ne m'accepterait que pour mes richesses, que je ne pouvais pas être aimé, et c'est d'un être qui m'aimât pour

moi-même dont mon cœur avait besoin. C'est la crainte de n'inspirer qu'un sentiment intéressé qui m'a toujours mis en garde contre des liaisons subalternes qui font peut-être supporter le célibat à quelques hommes, et qui n'ont jamais été de mon goût; il me fallait une compagne avec qui je pus penser et parler, à qui je pus me fier et me confier entièrement, et on n'en trouve pas de cette sorte dans les classes inférieures.

Cependant les années s'écoulaient tristement, et j'arrivai à ma soixante et dixième. J'ai commencé mes confessions, il faut les finir; à force de penser aux femmes et au mariage, je devins véritablement le jouet de mes folies imaginaires; ces idées vagues d'un état si différent du mien,

rendaient ma vie réelle pénible et agitée : ne pouvant plus supporter le vide effrayant que je trouvais autour de moi, je rentrai dans le monde, et, s'il faut l'avouer, je recherchais de préférence la société des jeunes personnes, je faisais l'empressé, le galant auprès des plus jolies, et, pour moins de rien, je me serais cru encore amoureux; je leur donnai des fêtes, des cadeaux, et je prenais pour moi le plaisir qu'elles y trouvaient; mais enfin je m'aperçus combien mes antiques gentillesses leurs paraissaient ridicules, ainsi que mes habits à la vieille mode; elles souriaient en regardant ma grande veste brodée, mes longues manchettes, mes cheveux blancs retapés devant et renfermés derrière dans une bourse; et peut-être auraient-elles

plus ri encore si je m'étais coiffé à la Titus, et serré mon dos un peu voûté dans un frac étroit; elles se regardaient l'une l'autre et se poussaient du coude quand je venais faire l'agréable avec elles; j'en fus honteux moi-même, grand Dieu! pensais-je, est-ce l'ami d'Eugénie qu peut se plaire à servir de jouet à des petites filles?... Je cessai de les rechercher et je m'efforçai de prendre l'esprit de mon âge; mais, te l'avouerai-je? jusqu'à quatre-vingt ans, le sentiment, ou plutôt une espérance confuse que je trouverais encore à me marier n'a pas abandonné le fond de mon ame; c'est une folie, j'en conviens, mais elle tient à un sentiment profondément gravé dans le cœur de tous les hommes, ils ont tous le besoin d'avoir

auprès d'eux un être sensible et sage, qui double leur existence par la communication intime des pensées, et par des intérêts communs entr'eux : c'est un bonheur dont j'ai été privé, aussi ma longue vie s'est-elle passée comme un songe pénible.

Quand j'eus abandonné les jeunes femmes, je voulus essayer la société des personnes plus âgées ; je ne trouvai là d'autre intérêt que celui du jeu, manier du carton et perdre de bonne grâce était tout ce qu'on demandait de moi et tout ce qu'on m'accordait, et le cœur et l'esprit étaient comptés pour rien. J'espérais me trouver mieux de la compagnie des hommes, je fis des connaissances, je donnai force bons dîners, où on vint tant que je voulus pour mon cuisinier et pour mon caveau ; mais

j'éprouvais que, passé la jeunesse, on ne forme plus de liaison d'amitié; l'ami qui vous aurait convenu a déjà d'autres liaisons, d'autres devoirs, et un célibataire paraît être un froid égoïste, qui n'a su ou n'a pu vivre avec personne, qui ne comprend aucune des relations de la vie, et avec qui on ne se soucie pas d'en former. Plus je vieillissais et moins je devenais aimable ; je voulus me rapprocher des enfans que j'avais si passionnément aimé, et je vis avec douleur que je n'avais plus l'art de m'en faire aimer : un enfant s'accoutume insensiblement aux rides de son père, les miennes leur faisaient peur. Lorsque j'allais chez Henfeld, qui a cinq ou six enfans, je remplissais mes poches de dragées, de pralines, de diablotins; dès que j'entrais

ils sautaient tous autour de moi, pillaient mes poches, et lorsqu'elles étaient vides, ils me quittaient les uns après les autres et n'approchaient plus de moi : j'entendais qu'ils m'appelaient entr'eux, *le vieux bonbon*, *le vieux diablotin*, et lorsque je n'apportais rien je n'étais que *le vieux oncle* dont personne ne se souciait, et, je te l'avoue, tout ce qui me prouvait que je n'étais pas aimé pour moi-même, m'affligeait cruellement. Je me renfermai de nouveau chez moi, et j'y trouvai des peines domestiques. Les femmes qui me servaient voulurent prendre de l'empire sur le *vieux monsieur* et le gouverner à leur fantaisie ; je ne leur donnais jamais assez, et quand mes présens étaient un peu considérables, elles disaient que je voulais

les séduire. Je les surprenais à chaque instant se moquant de moi, ou se vantant l'une à l'autre qu'elles parviendraient à se faire épouser, ne fut-ce qu'un jour avant la mort du *vieux drôle*..... Je ne voulus plus de jeunesse, je pris des vieilles gouvernantes, et j'y trouvai de nouveaux inconvéniens.....

Mon ami, mon cher neveu, crois en ma triste expérience, une femme, des enfans, voilà les seuls êtres dont on puisse se flatter d'être aimé et qui donnent du prix à la vie : la mienne va finir et j'en attends le moment avec impatience. Reçois ma bénédiction, et mon vœu sincère pour que tu jouisses long-tems et joyeusement de la fortune que je te laisse avec une femme jolie, tendre et vertueuse, qui te donne un nombre

d'aimables enfans ; le conseil, ou plutôt l'ordre que je te donne de la choisir bientôt si ton choix n'est pas déjà fait, est ce que je te lègue de plus précieux.

Mon pauvre cœur, si long-tems serré par le chagrin, le regret et l'isolement, bat encore de plaisir en pensant qu'un heureux ménage, une femme et des enfans habiteront sous ce toît où j'ai vécu trop long-tems seul, triste et malheureux. Ne manques pas d'inculquer de bonne heure à tes fils le goût du mariage, et de leur répéter sans cesse que, passé la jeunesse, l'homme ne peut pas être heureux dans le célibat. Comme je ne suis pas femme, j'ignore s'il les rend aussi malheureuses, et je ne le crois pas, elles savent se faire de petites occupations qui leur tiennent

lieu de bonheur. — Je ne dis donc rien là-dessus à tes filles, parce qu'il ne dépend pas d'elles de se marier ; mais que tous les hommes profitent de ma leçon et prennent de bonne heure une compagne, il y aura peu de femmes délaissées. Pour moi qui ai tourmenté ma vie sans vraie jouissance, je la quitte sans regret, et avec l'espoir de retrouver dans le paradis les deux femmes que j'ai véritablement aimées, ma douce Marie et mon aimable Eugénie. — Puisses-tu trouver une compagne qui leur ressemble ! — Ton vieux et bon oncle,

Louis de Landau.

Fin du second volume.

TABLE
DES NOUVELLES
contenues dans le second volume.

Fin de la Table du second volume.


TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA


Digitized by Google

